

# m é m o i r e

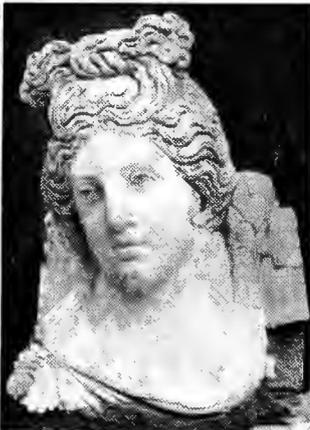
---

# plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

39

Tête de la grande statue de la victoire, Carthage



Nous évoquons, aujourd'hui, la mémoire des pierres, pierres prodigieuses qui attestent la grandeur et le talent d'un peuple et qui sont toujours visibles dans les trois pays d'Afrique du Nord. Ces témoins de l'histoire ancienne avaient beaucoup intéressé les voyageurs, leurs écrits en témoignent. A leur tour, dès leur arrivée, les militaires ont découvert les signes visibles de ces civilisations, numide, punique, byzantine, romaine et se sont immédiatement lancés dans la recherche. Recherche, découvertes ont enthousiasmé ces hommes

qui ont immédiatement relié l'histoire de ces pierres à celle des ruines faisant leur admiration en France. Ce numéro est entièrement consacré à l'archéologie sans, pour autant, avoir la prétention d'être complet ou trop savant. Notre propos a été de parler des sites les moins connus, de raconter certaines histoires qui avaient retenu notre curiosité. Une bibliographie succincte permet de compléter les connaissances de ceux qui désirent approfondir le sujet. Nous avons déjà effleuré ce thème ancien de la mémoire mais il nous a paru intéressant, y consacrant un numéro entier, d'évoquer quelques-unes des facettes de notre mémoire, cette mémoire que nous voulons toujours plurielle. Nous reviendrons, bien sûr, dans nos prochains numéros, à l'évocation d'une époque plus proche, à des thèmes familiers.

---

N° 39 — Mars 2004. Paraît tous les trimestres.  
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

# La parole nous appartient



## Des routes et des villes

Des routes et des villes		3
Dougga l'antique Thugga	Jeanine de la Hogue	7
Tiddis, la montagnarde	André Berthier	10

## Espace Historique

Au Maroc, deux villes légendaires	Marie-Claire Micouleau	12
Premières étapes archéologiques	Paul-Albert Février	14
Les recherches archéologiques au Maroc, l'énigme de Zilil	Marie-Claire Micouleau	18
L'épopée de l'archéologie en Tunisie Des pionniers à la découverte de Carthage et de la civilisation punique	Annie Krieger-Krynicky	21

## jardin des Arts

Un passé si lointain, si proche	Jeanine de la Hogue	28
---------------------------------	---------------------	----

## Hommes singuliers

Des militaires en recherche	Paul-Albert Février	34
-----------------------------	---------------------	----

## Les chemins de mémoire

Le monastère de Saint Fulgence	Roland Paskoff	40
La petite histoire du trésor de Rusguniae	Marie-Claire Micouleau	43
Sur le culte de l'eau à Mactar	Claude Bourgeois	46
Bibliographie sommaire sur le Maghreb Antique		52

## Les nouvelles de Mémoire plurielle

*En supplément à ce numéro*

Une reine sacrifiée, Sophonisbe	Gabriel Camps	
Héritiers des Romains	Marc Baroli	

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot, Rémi de Vulpillieres.

Trésorier : Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

cotisation + abonnement à *Mémoire plurielle*, *actif* à partir de 19 €,

*bienfaiteur* : à partir de 28 €, *donateur* : à partir de 50 €

Le numéro : 5 €

Réalisation : Coriat

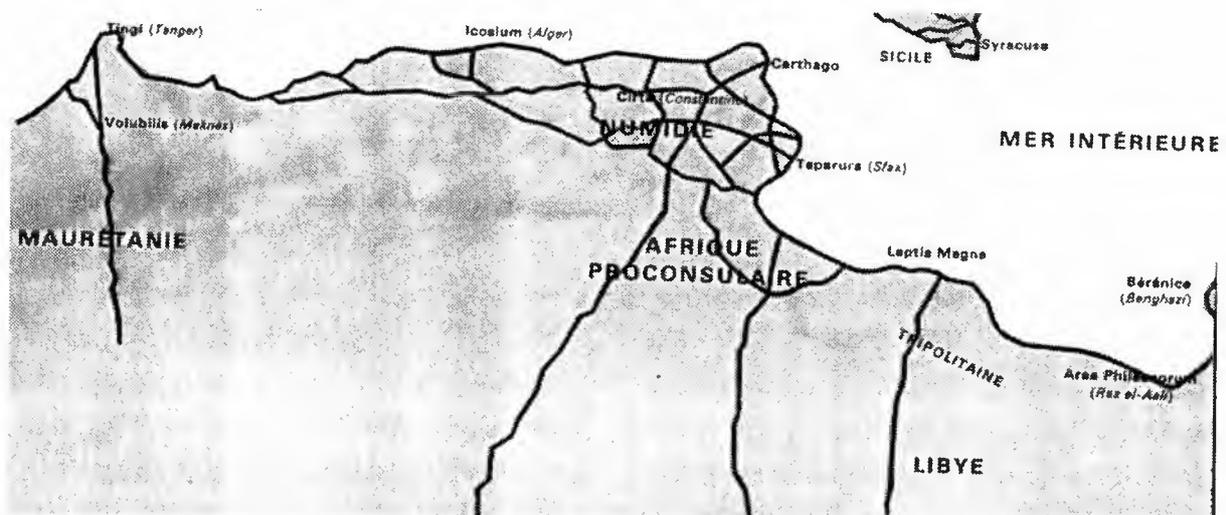
Impression : Promoprint

Commission paritaire : n° 0106G.78 541 ISSN : 1 284-43 221

## Des routes et des villes

La recherche archéologique a fait connaître la manière extraordinaire dont les Romains protégeaient leur empire. Un réseau de voies, de fortifications reliées entre elles par des routes, toutes ces réalisations complexes ont peu à peu été découvertes, le *décumanus*, le *cardo* et bien des routes secondaires ont aidé à mieux connaître les villes, leurs topographies si différentes. Après avoir cité *limes*, *fossatum africae* et *table de Peutinger* nous évoquerons des histoires de villes auxquelles sont liées ces voies de communication.

Nous en avons choisi trois, une pour chacun des pays d'Afrique du Nord, Dougga pour la Tunisie, Tiddis pour l'Algérie et Volubilis pour le Maroc. Moins connues que Timgad ou Cherchel, elles nous ont semblé typiques d'une certaine forme de civilisation.

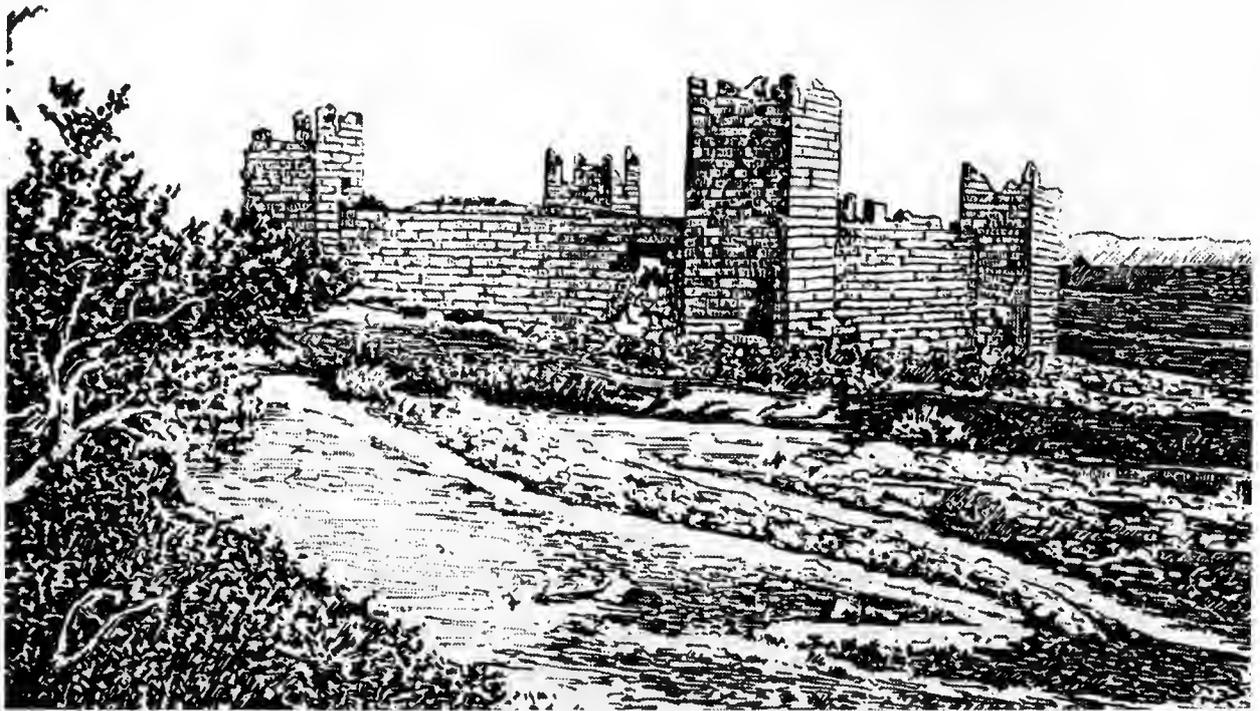


Les voies romaines sur lesquelles étaient construites les forteresses du fossatum africae.

### Fossatum Africae

Le « fossatum Africae » est la plus surprenante des découvertes archéologiques des années d'après-guerre. C'est à partir

de 1946 que le colonel Jean Baradez fit de la photographie aérienne une technique sans égale, au service de la recherche archéologique. Trois ans d'un travail opiniâtre, grâce au concours de



La forteresse byzantine de Lemsa en Tunisie vue par Ch.Diehl, d'après H.Saladin

nombreux services du Gouvernement Général d'Algérie, lui permirent de prendre des photographies, à haute altitude, de vastes étendues de terrain, puis d'en faire jaillir non l'aspect géographique du pays, mais son aspect archéologique. C'est-à-dire les traces physiques, laissées par le passage des hommes et par leur travail au cours des siècles. A l'examen des documents photographiques, furent associées les investigations au sol. Louis Leschi, directeur des Antiquités d'Algérie, témoin et souvent acteur de ces travaux, parle dans la préface de l'ouvrage *Fossatum Africae*, de « la prodigieuse somme de travail d'où ce livre est sorti. Les heures de déchiffrement patient et obstiné ont alterné avec celles, plus exaltantes, des randonnées aériennes, et avec, harassantes sous le soleil et dans le

vent de sable, les journées de sondages et de fouilles. »

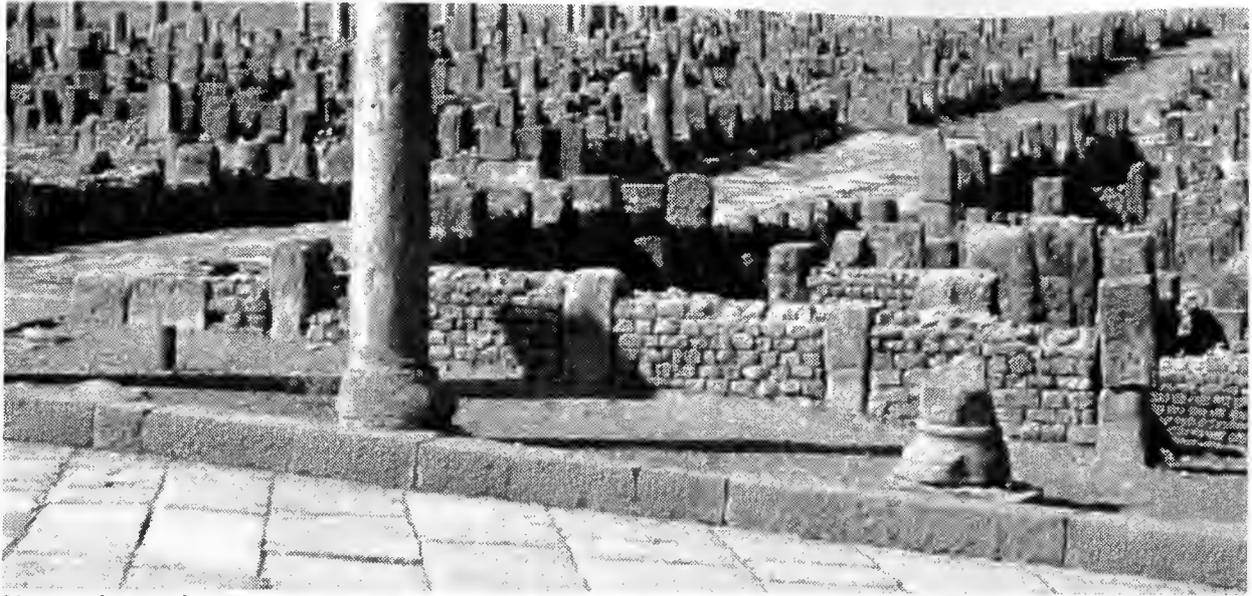
La voie Lambèse — Gemellae — Thabudeos — Ad Majores — Theveste, qui constituait l'axe principal du réseau externe du « Limes » est étudiée par Baradez en relation avec la fameuse table de Peutinger dont il dit que, pour ce parcours, « on peut se fier à elle presque les yeux fermés. »

« Ce livre est une étape, nous dit Louis Leschi à la fin de sa préface, [...] Nous saurons désormais où et comment il faut aller chercher. C'est un jalon qui est posé, un jalon magnifique sur la voie de la découverte. ».

*Fossatum Africae* Jean Baradez,  
Arts et Métiers graphiques 1949.



Le limes et la voie stratégique du sud de l'Aurès. Table de Peutinger. Au centre la Méditerranée



Une voie sur le Limes

### Le Limes

C'est un plan méthodique de fortifications qui crée, sur l'ensemble de la zone frontière séparant Rome du monde barbare, une ceinture de glacis défensifs.

Au début, il est offensif ; au I<sup>er</sup> siècle, il est constitué, essentiellement, par un ensemble de voies de pénétration que relie des rocades, puis il devient défensif, destiné à protéger les provinces romaines des invasions extérieures.

Le Limes d'Afrique va de la mer Rouge à l'Atlantique. Il comprend trois secteurs :

- le limes d'Égypte
- le limes de Tripolitaine et celui de Numidie.
- le limes de Maurétanie, complexe. Il s'agit de couvrir le pays vers le sud, de protéger le littoral contre les invasions des pirates et surveiller les populations installés dans les massifs montagneux de l'intérieur. Le limes africain s'accompagne d'une oeuvre économique d'irri-

gation qui favorise la sédentarisation des nomades...

### La table de Peutinger

La table de Peutinger est l'ancêtre des cartes routières. Elle couvre tout l'empire romain. C'est une reproduction, de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, d'une copie réalisée vers 350 et dont l'original est encore plus ancien.

Elle a été découverte à Worms au début du XVI<sup>e</sup> siècle et confiée à Konrad Peutinger qui la publia.

Elle mesurait plus de 6 mètres de long sur 30 cm de large. Elle est maintenant conservée en Autriche, à la Bibliothèque Nationale de Vienne.

Elle représente les principales routes de l'ensemble de l'empire romain. Schématique, elle ne tient pas compte de l'échelle mais, en dépit de quelques inexactitudes, elle constitue un document du plus haut intérêt sur l'immense réseau routier, souvent militaire, construit par les Romains. ■

# Dougga, l'antique Thugga

Jeanine de la Hogue

**Très rarement mentionnée par les auteurs anciens, Thugga plus tard nommée Dougga était déjà très importante à l'époque punique. Elle offre toute la beauté de ses nombreux monuments, d'une réalité encore saisissante, à celui qui laisse volontiers errer son imagination.**

Emprunter la route dallée dont les traces de roues sont encore bien visibles, comme sont encore visibles les anneaux de pierre auxquels on attachait sa monture, c'est vivre l'histoire, c'est sentir le quotidien de cette ville. Naturellement, il faut aller voir et même regarder et admirer le théâtre, le capitole, le forum, les nombreux temples, sentir l'incroyable familiarité avec les dieux, qui marquait la vie romaine. Il ne faut pas manquer le mausolée punique en forme de tour, ni la rose des vents et chercher à savoir quels sont ces douze vents auxquels elle est dédiée. On peut sourire aussi devant les douze latrines aux sièges côte à côte, en demi cercle. Mais on peut aussi s'attendrir devant la petite église chrétienne et sa crypte où se rassemblaient les premiers chrétiens.

Un sentiment d'admiration, pour l'incroyable ténacité dans l'effort, nous saisit devant ces constructions qui donnent une impression de puissance, de force. Et l'on se prend à s'interroger sur les causes qui ont conduit à la destruction de ces sym-

boles de force. Pour partager plus encore le passé de ces hommes, pour essayer de les comprendre, il faut monter le long de la colline, par les rues étroites, bordées des restes de somptueuses villas, d'humbles murs et d'échoppes. La vie y est encore sensible à qui sait écouter l'écho du passé.

C'est peut-être alors le moment que choisira un chat jaune, couleur de pierre, tranquille et hiératique, qui viendra faire sa promenade vespérale, d'un pas de séna-

En 1842, le Consul d'Angleterre, Th-Read, fit démanteler le mausolée libyco-punique de Thugga (Dougga) pour en ôter l'inscription bilingue, sorte de pierre de Rosette, en punique et libyen, ce qui permit de déchiffrer cette dernière écriture. Flaubert décrit son état lamentable : « Quant au grand monument, il ne reste que les angles et une partie du mur Ouest, le reste est des clôtures postérieures, faites avec des pierres tombées » (Thugga in *Voyage à Carthage*). Puis, elle fut achetée par le British Museum. Ce mausolée au style composite égyptien et grec, avait été édifié au II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle av. JC par un architecte carthaginois pour le prince Atban. Des dessins de l'époque ont permis sa restauration.



Dougga, le théâtre d'où l'on a une vue fort étendue

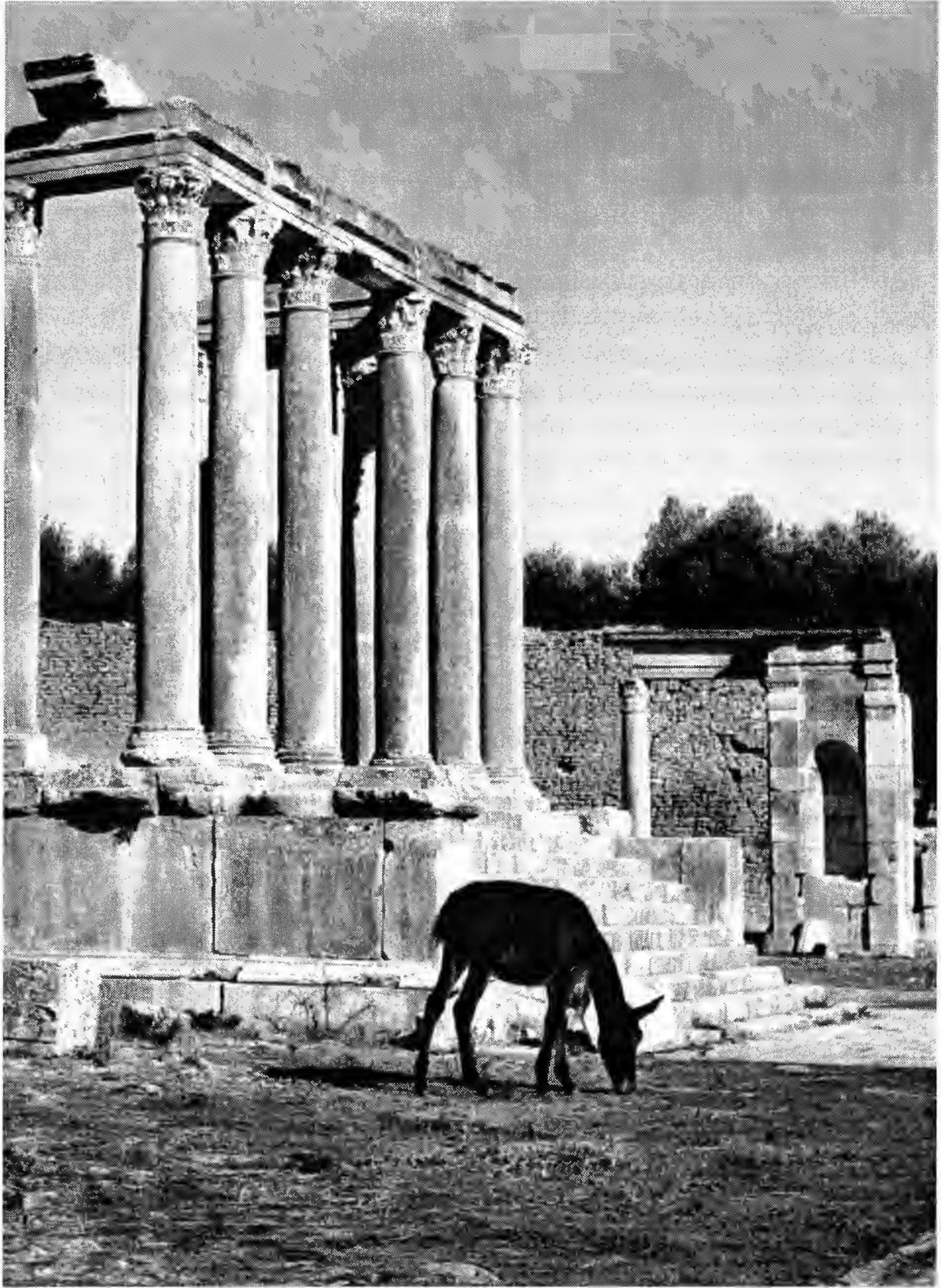
teur, sans curiosité ni crainte, à peine dérangé par les oiseaux du crépuscule qui s'ébrouent dans les oliviers. Il veut, sans doute, bien marquer qu'il est le maître des lieux et sa queue, orgueilleusement dressée, lui sert de gouvernail.

Quelques plantes aromatiques lanceront un nostalgique et dernier parfum. Le décor est planté. La pièce de la mémoire peut commencer.

C'est le moment d'aller s'asseoir sur les gradins du théâtre et de se mettre à rêver et à jouir de l'immense horizon des collines environnantes. Les oliviers forment des îlots de verdure qui cachent en partie les murs. Le dernier soleil joue à travers les feuilles, la lumière danse un ballet qui anime les vieilles pierres et les gradins deviennent roses.

L'élégance de la cité qui était devenue municipale puis colonie autonome sous le règne de Septime Sévère, devait beaucoup à la munificence de certains de ses habitants et reste encore aujourd'hui très forte.

Il est difficile de quitter Dougga sans aller voir les grandes citernes, autrefois reliées à l'aqueduc et de s'interroger sur le nom de l'arc, dédié à Sévère Alexandre et que l'on nomme Bab-el-Roumia. Qui était cette mystérieuse Chrétienne? Elle vivait dans une ville magnifique, en dehors de la route des grandes invasions, préservée de la destruction méthodique des envahisseurs, gardant ainsi à travers les siècles, un charme, une beauté unique.. ■



Dougga, temple de Caelistis

## Tiddis, la montagnarde

André Berthier

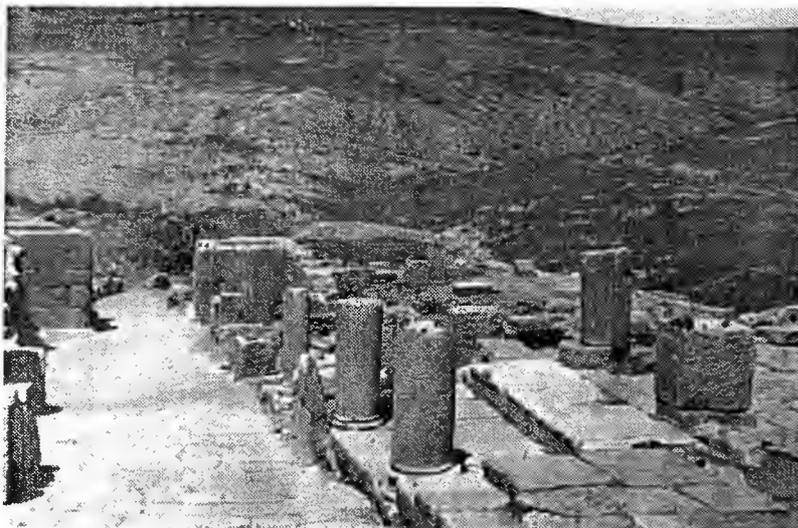
**Fort originale par son site, cette petite ville est construite sur un plateau, au sommet d'une montagne. Choisie pour son caractère défensif, elle est bordée de falaises abruptes, entourée de ravins profonds et n'est accessible que par le versant oriental. Par la suite, les constructions ont débordé la position fortifiée, habitations et ateliers d'artisans, jusqu'à l'oued. Castellum Tidditanorum a longtemps été appelée Ksentina-el-Kdima, Constantine la vieille, car ses ravins, creusés par le Rhumel, sont assez semblables à ceux de Constantine, à une vingtaine de kilomètres de là. André Berthier, directeur du musée Gustave Mercier, a longuement décrit Tiddis et sa topographie particulière. Il a consacré une grande partie de sa vie aux fouilles de ce site étonnant.**

Les monuments, bâtis sur la pente, sont disposés sur plusieurs terrasses. Une voie, dallée en partie, monte en lacets, dans un décor de rochers et de grottes. Une surprise, dès que l'on atteint les monuments importants, attend le visiteur : de part et d'autre de la voie dallée, se faisant face dans une opposition singulière, un temple dédié à Mithra et une petite chapelle chrétienne.

Au-delà de ces sanctuaires, en suivant la voie dallée, creusée dans le rocher, on ne peut s'empêcher d'évoquer la vie d'un castellum, à l'époque romaine, mêlant des édifices de style classique à des habitations troglodytes. On y trouve, comme dans toutes les petites villes romaines, un

marché (ici, il se tenait la veille des kalendes et la veille des ides de chaque mois), un forum et, ce qui frappe le plus à Tiddis, de nombreux sanctuaires, temples romains, symboles de la religion phénicienne, rappels de sacrifices et du culte de Baal. La montagne, qui présente encore l'aspect sauvage qu'avait Tiddis avant les fouilles, réservait une surprise archéologique d'un intérêt exceptionnel, l'acropole religieuse. Mais ce qui est le plus frappant dans cette petite ville, c'est son relief qui a nécessité la construction d'ouvrages très étonnants et complexes, pour y amener l'eau, cette eau qui, dès le début, a posé de nombreux problèmes.

Point de sources dans la montagne, il



**La voie principale d'entrée à Tiddis**

ne fallait compter que sur la pluie pour remplir les citernes. C'est pourquoi, tout a été disposé pour recueillir la moindre goutte de pluie. On a installé trois immenses bassins contigus, remplis par l'eau ruisselant du sommet de la montagne, grâce à toute une série de voies d'eau. La plus curieuse coule sur un escalier, taillé dans le roc, puis elle est dirigée, sur un plan incliné, vers deux bassins de décantation successifs, avant d'atteindre les réservoirs eux-mêmes. Au III<sup>e</sup> siècle, Tiddis est alors assez prospère pour avoir des thermes.

Puis, aux périodes de paix succède le temps de la guerre et c'est à cette époque que s'élèvent les remparts et que la petite ville fait partie de cette curieuse ceinture fortifiée, les castella, autour de Colonia Cirta.

Les ruines de Tiddis témoignent de la succession des civilisations en Berbérie, depuis les temps néolithiques jusqu'à nos jours. Et cette leçon du passé est recueillie par le visiteur dans le cadre pittoresque d'un site inattendu, où les rochers et les gorges sauvages sont environnés d'une terre rouge, rouge comme le sang de

ceux qui ont péri au cours des scènes violentes, jusqu'à la ruine de la cité. Alors Tiddis, abandonnée, s'est recouverte de l'épaisse couche de terre, que les équipes de fouilles enlèvent inlassablement, pour faire jaillir, de la montagne, les pierres roses des antiques monuments. ■



**Une des portes de Tiddis, vue de l'extérieur**

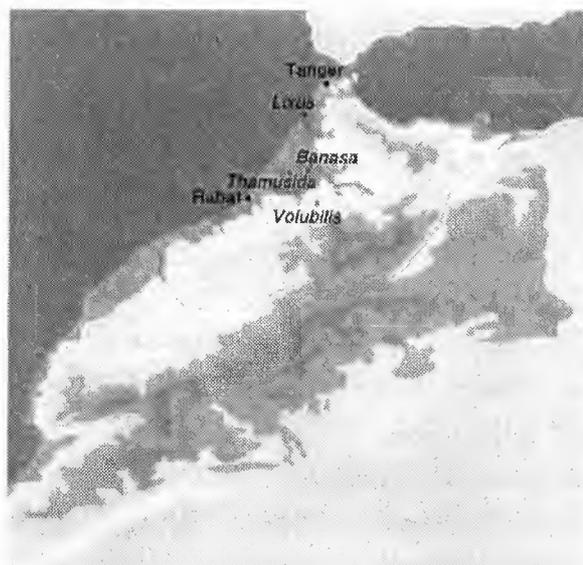
# Au Maroc, deux villes légendaires

**Marie-Claire Micouleau**

**La légende situe à Lixus deux des douze exploits d'Hercule. Il aurait vaincu le roi libyen Antée et accompli sa dernière prouesse, la cueillette des pommes d'or au Jardin des Hespérides. Volubilis, l'une des principales cités de la Tingitane, fut en partie détruite par un séisme en 1755.**

Très connu, le site de Volubilis est situé à une vingtaine de kilomètres de Meknès, sur la rive droite de l'oued Khoumane. Occupée dès le néolithique, Volubilis est dotée, à l'époque mauritanienne (du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. à 40 après J.-C.), d'un collège de suffètes qui gèrent les affaires publiques à la carthaginoise. Déjà importante, la ville va connaître un nouveau développement à l'époque romaine. Un forum, une basilique, des temples, des thermes, des locaux à caractère commercial, de riches demeures, témoignent de son épanouissement. En 168, elle se dote d'une enceinte, d'un arc de triomphe dédié à l'empereur Caracalla, puis d'un capitole et d'une chapelle à Vénus.

Le sanctuaire « B » de Volubilis, à l'opposé de la ville, conserve le plus occidental des « tophets » connus à ce jour (un tophet est un sanctuaire d'origine punique où l'on pratiquait, semble-t-il, dédiés au dieu Ba'al Hammon et à la



déesse Tanit, des sacrifices d'enfants). Mais, à Volubilis, ce sont des volatiles et des rongeurs qui sont offerts en sacrifice dans des vases cinéraires qui sont encore conservés. Un lot de stèles votives, unique en Maurétanie tingitane, compte désormais neuf cent trois documents, une des plus grandes séries africaines avec Carthage et El Hofra. Après le départ de l'administration romaine, en 285, elle est toujours habitée, elle se



**Volubilis, l'arc de triomphe**

christianise. Au VI<sup>e</sup> siècle on continue à y parler le latin. A la fin du VII<sup>e</sup> siècle, Volubilis, qui devient Qualila, entre dans l'ère islamiste avec le fondateur de la dynastie idriside et possède un atelier monétaire.

Placée par les légendes gréco-romaines aux confins du monde, où Hercule cueillit les pommes d'or du jardin des

Hespérides, Lixus s'élève en face de la ville de Larache. Pline l'Ancien en fait un comptoir phénicien, ce qui est confirmé par la découverte de matériel archéologique datant du VIII<sup>e</sup> siècle. La ville mauritanienne devient une colonie romaine sous l'empereur Claude en 42-43 et connaît un développement important jusqu'à l'époque islamique. ■

## Premières étapes archéologiques

Paul-Albert Février

**L'histoire de l'Afrique septentrionale, sur quoi reposait-elle, dans cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ? Essentiellement sur les historiens et géographes de l'Antiquité, ainsi que sur les documents juridiques que les Codes de Théodose II et Justinien avaient conservés. Les quelques rares inscriptions qui sont citées dans ces premiers ouvrages, ont pour seule fin de fixer, sur le terrain, une cartographie que les itinéraires antiques incitaient à rechercher à travers ces documents.**

C'est à partir d'eux que sont vus les rapports entre Rome et Carthage, puis entre Rome et les souverains indigènes. De là, une histoire qui fait la part belle aux premiers siècles de la présence de Rome et qui ne retient, de l'Empire, que les rares mentions fournies par Tacite ou par Ammien Marcellin, mais aussi par cette *Histoire Auguste*, que l'on lisait alors comme un regroupement de *Vies d'empereurs*, dues à plusieurs mains, et dont on ignorait la véritable fonction. De là aussi l'importance donnée, à cause de Procope, de Césarée et de Corippe, à la reconquête byzantine, et particulièrement aux années 533-548.

Restait, en fait, à reconnaître le pays, à en découvrir les monuments, à les faire voir. Pendant longtemps, seuls quelques voyageurs avaient parcouru le Maghreb, et en quelques parties seulement. Leurs

préoccupations de naturalistes et de géographes ne les avaient conduits qu'à laisser une faible part à l'observation archéologique. Sauf à privilégier tantôt les inscriptions, tantôt tel monument bien conservé.

Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, des observations avaient été recueillies par Thomas d'Arcos qui, prisonnier des corsaires, puis libéré, s'était converti à l'Islam, tout en conservant des liens avec les érudits français, tel Nicolas de Peiresc, conseiller au parlement d'Aix.

Il fit connaître à celui-ci des inscriptions, en particulier de Thugga (Tunisie). Peiresc le découragea, en 1632, de déplacer l'inscription punico-libyque du mausolée : il refusa de laisser « commettre cette irreligion, pour ne pas dire impiété, de faire courir fortune, à un si noble et si ancien monument, de périr tout à fait ».



**Pont sur l'Harrach dit pont romain**

D'autres n'eurent pas les mêmes scrupules. Surtout quand il s'agissait de plaire au roi.

De 1720 à 1735, Ximenès, de l'ordre de la Merci, venu à Tunis pour négocier le rachat de captifs, parcourut le sud de la Tunisie et la région de Sufetula où il passa en 1724. Ses notes manuscrites — *Diario de Tunez* — lui permirent de faire une description détaillée de la Régence et d'écrire une histoire du pays. Contemporain de Ximenès est le Marseillais Jean Peyssonel (1694-1759) qui rédigea une *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie*, faite par ordre du Roi en 1724 et 1725, mais qui dut attendre 1838 pour être publiée par Dureau de la Malle, tout comme l'ont été les *Fragments d'un voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger*, écrits de 1783 à 1786, par René-Louis Desfontaine (1750-1833).

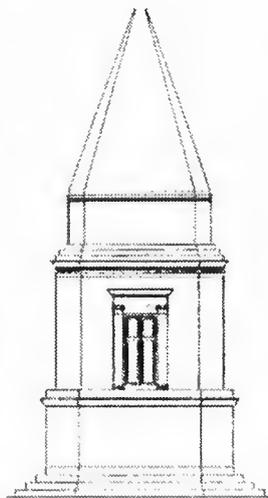
Certains de ces voyageurs

n'ont connu qu'une petite région : ainsi l'abbé Jean-Louis Poiret (1754-1834), qui rayonna en 1785 autour de la Calle, allant jusqu'à Annaba et Hammam Meskoutine pour repérer ruines et inscriptions, et même jusqu'à Constantine où il put voir le pont et l'arc de triomphe

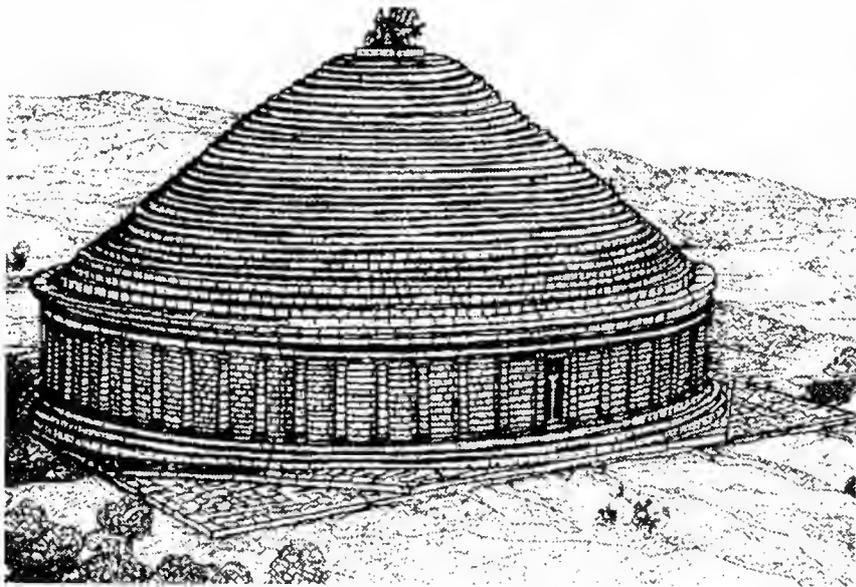
encore conservés. Chemin faisant, il observait les traces des anciennes voies romaines. Il décrit les usages des pays traversés, s'inspirant parfois des souvenirs des auteurs anciens.

Plus long avait été le voyage de Th. Shaw (v. 1691-1694) qui a résidé douze ans à Alger comme « chapelain de la factorerie anglaise ». Son livre, paru à Oxford en 1738, traduit à La Haye en 1743 pour des lecteurs français, republié par J. Mac Carthy, est resté longtemps le maître à penser des voyageurs et naturalistes qui découvrirent, à sa suite, la Régence d'Alger et celle de Tunis où il fit une courte excursion en 1727.

Au passage, Shaw note la présence de ruines. Celles de Cherchel « sont presque aussi étendues que celles de Carthage, et donnent une idée de son



**Restitution du mausolée du Kroub, à quelques kms de Constantine**



**Mausolée royal, dit tombeau de la Chrétienne. Restitution d'après J.C. Golvin**

ancienne magnificence par les débris de belles colonnes, les citernes, les beaux pavés de mosaïques qui gisent çà et là ». Il observe l'aqueduc de l'oued el Hachem

usage qui devint la règle de conduite des historiens aux lendemains de la conquête. Continuant son voyage vers Alger, il arrive à Tefessad qu'il identifie avec

et « deux autres conduits » qui fournissent encore de l'eau à la ville. Il note l'existence des remparts et du port, de l'îlot, et il discute les témoignages de Ptolémée et de *l'Itinéraire* d'Antonin. Un des soucis de Shaw est de donner une carte, quelque peu précise, de l'Algérie actuelle, comparée à celle des anciens, inaugurant ainsi un



**Les deux arcs de la place des Sévères à Djamila.**

Tipasa, notant les murs de briques — ceux des thermes — et « un grand nombre de cercueils de pierre d'une forme oblongue ». Plus loin encore, il reconnaît « Kobber-ro-miah », le mausolée qu'on appela plus tard « tombeau de la Chrétienne ». Son voyage est, conformément aux usages antiques, une description du littoral, d'ouest en est, jusqu'à Bona et Hippo Regius où « les Maures montrent... l'emplacement et les débris du couvent de saint Augustin ». Puis il repart, pour faire traverser à son lecteur, le pays de Kabylie, la région de Sétif où il repère les ruines de Kas-Baite (Mopth) et « un spectacle assez rare dans ce pays », un grand nombre de moulins, dans les environs. De là on passe à Djimilah (Cuicul) et à Mila. Shaw connaît aussi l'Aurès et Tazzoute (Lambaesis), mais il ne décrit, avec quelque précision, que Constantine. Il sait cependant qu'il y a des sites antiques vers Hammam Meskoutine et Guelma, vers Tébessa et le Hodna.

Shaw a écrit. Jacques Bruce (1730-1794) a laissé des dessins en parcourant Numidie et Proconsulaire. En 1765-1766, il est passé par Lambaesis et Thamugadi où il a encore vu debout cinq des colonnes du capitole, qu'un tremblement de terre allait jeter à bas. Mais ses dessins n'ont été connus que lorsque son compatriote Playfair les a fait reproduire — et encore partiellement — en 1877. Ce type de voyage où l'archéologie occupe une place restreinte, n'a pas cessé avec le XIX<sup>e</sup> siècle. Il a servi de modèle au

médecin Guyon — entre autres — qui a publié en 1852 son *Voyage d'Alger aux Zibans*. Cependant une autre approche allait naître avec la conquête de l'Algérie.

Dans ce même numéro, sous la même signature, dans la rubrique *Hommes singuliers*, nous parlons des militaires qui furent les premiers à rechercher les vestiges anciens.

#### Bibliographie :

Ce texte a été essentiellement rédigé à partir des informations qui apparaissent dans les diverses revues des sociétés savantes.

**Sur les voyageurs**, on peut lire N. Duval, *Les voyageurs Peyssonel et Gimenez à Sbeitla en 1724*, dans *Bull. de la soc. nat. des ant. de France*, 1965, p. 94-135.

D. Brahimi, *Voyageurs français au XVIII<sup>e</sup> s. en Barbarie*, Lille-Paris, 1976 que l'on pourra compléter par la lecture de la traduction, donnée par J. Mac Carthy, du livre du Dr Shaw, *Voyage dans la régence d'Alger*, réédition anastatique récente par l'éditeur tunisien Bouslama en 1980.

**Sur Masqueray**, lire une présentation faite par F. Colonna de son ouvrage: *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, Paris, 1886. Réédition anastatique publiée à Aix-en-Provence en 1983.

Un mémoire de maîtrise a été fait à Aix par B. Capron, en 1982, **sur les débuts de la recherche archéologique en Algérie (1820-1882)** à partir des archives. Voir aussi Ch. R. Ageron, *Les Algériens musulmans et la France (1871-1919)*, Paris, 1968.

**Sur la Tunisie**: G. Ch. Picard, dans *Cahiers des études anciennes* 1983. ■

## Les recherches archéologiques au Maroc, l'énigme de Zilil

Marie-Claire Micouleau

D'après Les Carnets de l'Archéologie au Ministère des Affaires Etrangères\*

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, les voyageurs ont signalé des ruines, apparemment romaines, à l'est du village moderne de Dchar Jdid. Elles furent d'abord identifiées comme une station répertoriée par l'*Itinéraire Antonin*, station située près d'un temple à Mercure *Ad Mercuri templum*.

Or, l'*Itinéraire Antonin*, en Maurétanie Tingitane, part de Tingi (Tanger) et se sépare en deux tronçons, dont l'un bifurque en longeant ensuite la côte. La ville de Zilil est mentionnée, avec des orthographes différentes, dans de nombreux textes anciens.

Un chercheur anglais, en 1958, fit remarquer qu'on ne pouvait confondre Zilil avec *Ad Mercuri*, parce que la surface, couverte par ces ruines, excédait celle d'un simple relais de poste (ce que devait être *Ad Mercuri*).

Les premières fouilles, menées par l'équipe franco-marocaine de 1977 à 1980, ne fournissaient aucun argument, en faveur de telle ou telle identification. Tout au plus, ces fouilles montraient une destruction, soudaine mais non brutale, que l'on pouvait lier avec l'implantation, bien connue, de la colonie augustéenne et le transfert qui s'ensuivait, des autochtones vers les côtes espagnoles.

La fouille de la porte ouest de l'enceinte de la ville par l'équipe de cher-

cheurs a permis de trancher: elle trouva six bases honorifiques inscrites, dont cinq purent être lues. Ce sont des dédicaces à la famille des Sévères, datables entre 200 et 222 après J.-C. Ces bases identifient la ville: l'une est offerte par la *Resp (ublica) Zilitanorum*, une autre donne le nom complet de la cité *Col (onia) lulia Constantia Zilil*.

L'énigme de Zilil étant résolue, il restait à retrouver le temple de Mercure.

La localisation de la Zilil romaine à Dchar Jdid, repoussait vers le nord la localisation du temple de Mercure. Entre la région de Tanger et celle de Zilil, se dresse une barre montagneuse très escarpée, le Djebel Haouta Ben Mediar que les

\* Ont dirigé ces recherches :

Maurice Lenoir, directeur de recherche au CNRS

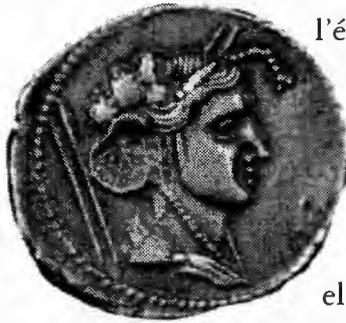
Madame N. El Khatib-Boujibar

M. Aomar Akerraz, directeur des études  
de l'INSAP de Rabat

Eliane Lenoir, chargée de recherche au CNRS



**Deniers d'argent,  
royaume numide, Juba II,**



Espagnols appellent *la Cuesta Colorada*. L'équipe a dirigé ses investigations, à l'intérieur de la zone montagneuse, par la vallée d'El Manzla où subsistait le souvenir d'une voie romaine, aujourd'hui matérialisé par un sentier.

A l'entrée nord de cette voie, une tour de guet couvre, par temps clair, l'ensemble du détroit de Gibraltar et, au sud, le plateau de Dchar Mid. En contrebas de la tour de guet, mais dominant la route, une plate-forme rectangulaire, sans aucune élévation, est recouverte de lentisques et de doums. Au nord, on voit encore des murs, en grand appareil irrégulier et, au sud, deux larges marches. Il ne fait aucun doute, pour les scientifiques, que cette plate-forme est le temple de Mercure, connu par *l'Itinéraire Antonin* dont les données chiffrées concordent avec cette localisation. Sa nature et sa situation conviennent tout à fait au Mercure africain, dieu des routes, mais aussi dieu rural, protecteur des champs et des forêts. Les habitants actuels de la région connaissent le site qu'ils ont appelé *Jouimâa*, « la petite mosquée ».

Le site de Zilil présente un intérêt scientifique considérable, soutenu par une mission qui avait, pour objectif, d'étudier

l'évolution d'un site et de son environnement, au cours de la période antique. La région nord du Maroc offrait, a priori, le cadre chronologique le plus étendu : très tôt touchée par les navigateurs phéniciens, elle a été la dernière portion de la province de Tingitane à voir disparaître l'autorité impériale romaine.

Un programme de recherches franco-marocain fut lancé en 1977, mené par une mission dont le directeur, pour la partie française, est Maurice Lenoir, directeur de recherche au CNRS et, pour la partie marocaine, M<sup>me</sup> N. El Khatib-Boujibar.

M. Aomar Akerraz, directeur des études de l'INSAP de Rabat (Institut national des sciences de l'archéologie et du patrimoine) et Eliane Lenoir, chargée de recherche au CNRS ont également dirigé des chantiers.

La mission doit assurer, en plus de son objectif scientifique, la formation de jeunes archéologues marocains.

Les partenaires financiers en sont le ministère français des Affaires Etrangères, le CNRS, le Service Culturel français à Rabat, l'INSAP à Rabat, la Direction du Patrimoine culturel à Rabat.

Les ruines de la ville de Zilil, désormais identifiée, couvrent une superficie de 32 hectares et sont situées à l'extrémité orientale d'une avancée du plateau de Had El Rharbia, qui descend en pente douce vers la mer. Les vestiges, dégagés pour l'instant, par les campagnes de fouilles, s'étendent sur deux terrasses.

La découverte ancienne de haches,

pointes, grattoirs indiquait déjà une probable occupation préhistorique. Des sondages systématiques, en périphérie de la ville romaine, ont livré un matériel lithique (pierre) abondant, permettant de dater à l'épipaléolithique, l'occupation de la zone.

Puis, des pièces (lèvres d'amphore carthaginoise, une lèvre d'amphore gréco-italique) laissèrent penser à une occupation remontant au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Une prospection magnétique permit de découvrir une maison aux murs de brique crue, détruite par un incendie qui a cuit les briques et provoqué ainsi un signe magnétique. Cette occupation date de la fin du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Plus tard, se crée une véritable ville, dont une petite partie a été fouillée : on trouva deux rues parallèles et un bâtiment comportant un soubassement de pierres, liées au mortier de terre, selon une technique bien connue.

Sur la terrasse supérieure, est érigé un temple en grand appareil et à *cella* unique. Ce niveau, avec son matériel d'importation d'Italie et d'Espagne, atteste une ouverture de la ville aux courants du commerce méditerranéen.

Nous savons que cette ville fut détruite entre 33 et 27 avant notre ère, lorsque l'empereur Auguste décida d'installer, sur le site, la colonie romaine



Stèle dédiée à Mercure,

de *lulia Constantia Zilil*.

Un grand temple, plusieurs fois agrandi, un ensemble thermal, une imposante citerne, à quatre compartiments et alimentée par un aqueduc, en partie souterrain, enfin une enceinte, fouillée partiellement mais repérée en entier, grâce à la prospection électrique, témoignent de l'activité continue de la colonie.

La dernière inscription connue (et aujourd'hui perdue) est une dédicace à Gordien (238 apr.J.-C) qui permet de supposer, pour la

destruction de la ville romaine, une fourchette chronologique qui irait de 238 au milieu du IV<sup>e</sup> siècle.

Sur tous les points de la fouille en cours, une réoccupation tardive est attestée par l'utilisation systématique de matériel de remploi (colonnes, chapiteaux, bases inscrites). Les monnaies prouvent que la reconstruction de la ville résulte d'une décision impériale des années 355-360.

La création la plus spectaculaire est celle d'une église paléochrétienne à trois nefs, pourvue d'un baptistère.

La plupart des points de fouille révèlent une destruction brutale de la ville, par incendie, au début du V<sup>e</sup> siècle, qui ne marque cependant pas la fin de l'occupation du site, sélectivement spolié ultérieurement. ■

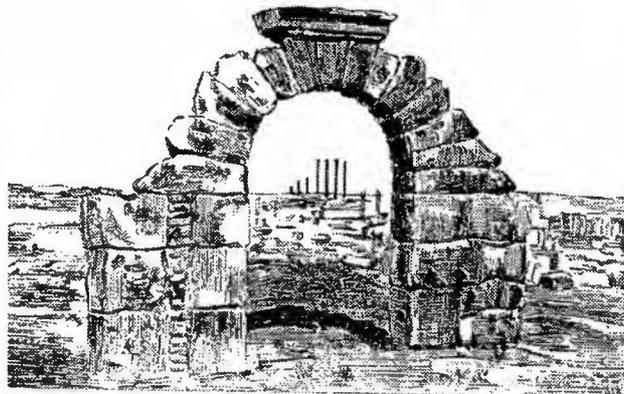
## L'épopée de l'archéologie en Tunisie

Des pionniers à la découverte de Carthage  
et de la civilisation punique

Annie Krieger-Krynicky

Le premier numéro de la *Revue Tunisienne*, lancée en 1894, contient une rubrique archéologique, prouvant un intérêt qui se soutiendra au cours de ses années de publications, C'est une traduction, faite par Marius Nicolas, éditeur et orientaliste, des inscriptions de deux stèles phéniciennes, recueillies à Carthage en 1873 par un inspecteur de l'Enseignement, M. Puyméral: « Arish, fils de Bodashtar (serviteur d'Astarté), fils de Bodmilkarth (serviteur d'Hercule, version grecque du dieu adoré à Tyr) a offert un holocauste à la déesse Tanit, reflet de Baal, et au dieu Baal Hammon ».

Sous les auspices de ces dieux tutélaires de Carthage, des archéologues, bénévoles et intuitifs, vont se lancer à la recherche des sites disparus de l'époque phéni-



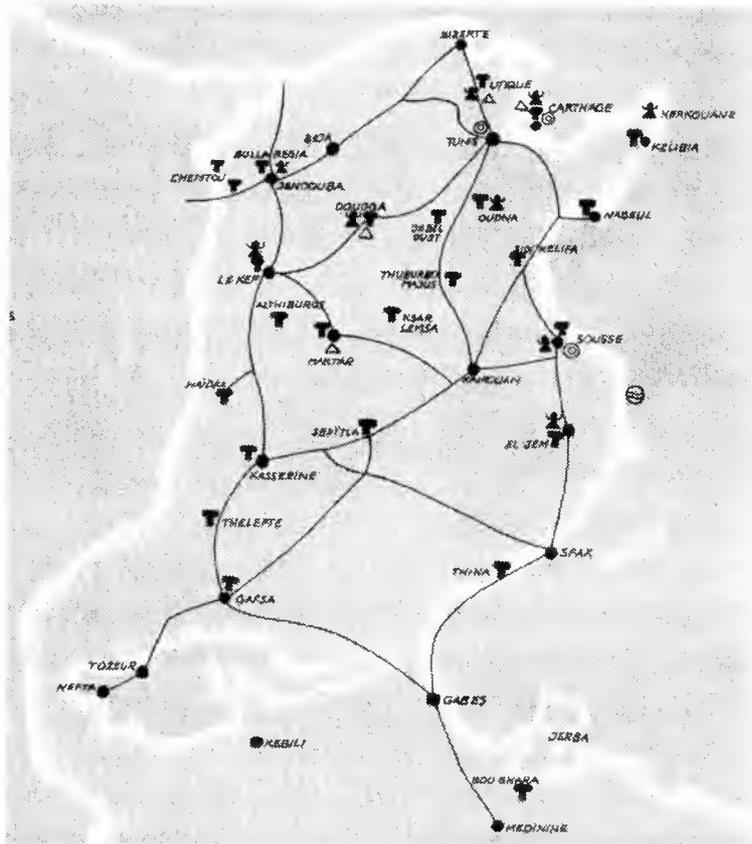
Portique du temple de Baal à Thuburbo Majus

cienne. L'intérêt s'était, jusqu'alors, porté sur les vestiges plus accessibles, allant de l'époque chrétienne, puis byzantine, jusqu'à celle de la Rome des Antonins.

Mais la Carthage punique était ensevelie sous les strates de ces civilisations. Cette cité de 200 000 habitants, sinon plus, maîtresse de la Méditerranée, grâce à sa supériorité navale, qui lui permet-

tait de protéger ses comptoirs de la Corse, de la Sardaigne et de Sicile et jusqu'à ses mines d'argent et d'étain de Tartessos en Espagne, n'était plus qu'une ombre virgilienne.

Lorsque le voyageur, géographe et économiste du IX<sup>e</sup> siècle, Ibn Hauqal évoque « Tunis et Carthage, villes de la plus haute antiquité », quelle est sa référence temporelle ? La cristallisation sur le mythe d'Elissa — Didon, reine fugitive de Tyr, et sur celui de la ville qu'elle créa, se fit grâce à Chateaubriand, nourri des vers de



Principaux sites archéologiques de Tunisie

Virgile. En 1807, lors de son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, il eut une perception de visionnaire : « Le sommet de l'Acropole offre un terrain uni semé de petits morceaux de marbre et qui est, visiblement, l'aire d'un palais ou d'un temple. Si l'on en tient pour le palais, ce sera le Palais de Didon, si l'on préfère le temple, il faudra reconnaître celui d'Esculape ». Le romantique Chateaubriand était bien inspiré ou informé car les archéologues suivirent sa piste avec succès.

Il faudra attendre toutefois 1833 et C.T. Falbe, consul général du Danemark à Tunis, pour que soient entreprises les premières fouilles fructueuses dont il publia les résultats dans les *Recherches sur l'emplacement de Carthage*, avec une carte, à

laquelle se référa la mission archéologique, diligentée en 1974 à l'Unesco. Le consul fut à l'origine de la « Société pour l'exploration de Carthage », présidée par Dureau de la Malle, auteur de *Recherches sur la topographie de Carthage* en 1835. De leurs ouvrages, Gustave Flaubert fit son miel. Puis vint Nathan Davis, mandaté par le gouvernement anglais, qui explora le littoral tunisien et fit paraître *Carthage and her remains* en 1861.

Une autre fixation se fit donc, sur le mythe féminin à Carthage grâce au célèbre roman de Gustave Flaubert. Au point que la fatale Salammbô,

fillette du suffète Hamilcar, donna son nom à une station du prosaïque chemin de fer de banlieue ! Charles Etienne Beulé, en 1857, ouvrit les vannes des imaginations en découvrant, sous l'église Saint-Louis, l'emplacement d'un temple d'Eschmoun — Esculape, bien que les vestiges fussent très discrets. En poursuivant ses fouilles à Byrsa, il exhuma les ruines du fameux palais de Didon.

Mais de modernes vandales ou des amateurs d'art sans scrupules pillaient les sites ; des chapiteaux romains furent récupérés pour Kairouan, Tunis, Alger, Constantine mais aussi pour Gênes, Pise et Venise tandis que les stèles puniques finissaient dans les fours à chaux.

En 1883, un décret beylical mit un



Stèle punique à Carthage

peu d'ordre dans les recherches et créa un service des Antiquités. Puis ce furent les Pères Blancs, envoyés en mission par le cardinal Lavignerie, qui menèrent activement les fouilles. Le père Delattre fut un grand découvreur de stèles puniques et le déchiffreur de leurs inscriptions. Sur la colline de Saïda, il mit au jour, en 1903, des sarcophages de marbre, dans la nécropole de Sainte-Monique, dite la nécropole des Rabs (prêtres ou prêtresses). En réalité, selon un archéologue contemporain, M. H Fantar, il s'agirait vraisemblablement de la déesse Tanit aux ailes dorées de vautour, enveloppant les jambes, emblème ailé de la protectrice des morts.

Ces effigies, des stèles par milliers, et du mobilier funéraire dont des reproductions, en terre cuite, de fruits africains et des balances de bronze furent déposés au Noviciat qui devint le musée Saint-Louis puis le musée de Carthage. Le RP Delattre

Un envoyé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Sainte-Marie, envoya au musée du Louvre, en 1873, 2 000 stèles puniques mais le navire *Magenta* fit naufrage au large de Toulon. Des stèles votives avaient, heureusement, été collectionnées dans son palais de la Manouba, près de Tunis, par Si Mustafa El Khaznadar. Cet ancien esclave grec ou géorgien, gendre du bey Hussein, était devenu Ministre des Finances (Khaznadar) et Garde des Sceaux des beys successifs, Ahmed et Saddok, de 1837 jusqu'en 1881, avec un intermède comme ministre de la Marine et fut le premier à s'intéresser officiellement aux fouilles.



Buste d'Aphrodite, IIe siècle av. J.C. Musée du Bardo, Tunisie.

mena aussi des fouilles dans le faubourg de Dermesch, près des Thermes des Antonins, sous la colline de Junon (Tanit Caelestis), dans le quartier des potiers de Douimès (1896-1897). Il mit au jour la fosse commune où furent jetés les restes de milliers d'hommes et de femmes, après le sac de Carthage par l'armée de Scipion Emilien en 146 av. J.-C.

En 1921, à l'Exposition internationale et coloniale d'Amsterdam, sur le thème de l'archéologie à Carthage et en Tunisie, le RP Delattre présenta ses nombreux travaux, ainsi qu'un historique des fouilles, menées depuis 1805 par le P. Caroni et, en 1817, par le major Humbert, administrant la preuve de l'installation des Phéniciens dans la partie basse de Carthage. Il avait aussi rédigé un catalogue des 400 objets exposés par le musée Saint-Louis.

Le D<sup>r</sup> Louis Carton<sup>1</sup> appartient à cette cohorte. On peut ajouter qu'on lui doit en 1911-1913, la découverte, décisive, d'un mur de soutien révélant la situation probable des ports militaire, (Cothon) et commercial de Carthage: mais furent-ils

<sup>1</sup> Voir la biographie de Louis Carton in Les Cahiers d'Afrique du Nord n° 11



**Déesse léontocéphale, terre cuite. 1<sup>er</sup> siècle ap. J.C. Musée du Bardo, Tunis**

lagunaires ou seulement marins selon les hypothèses? Le professeur Serge Lancel, directeur des fouilles d'Algérie et de Tunisie pour la mission archéologique française sous l'égide de l'Unesco (1974-1981) lui rend un vibrant hommage dans son ouvrage *Carthage* ainsi qu'à François Icard et Charles Saumagne.

Les trouvailles de la triade remplirent les musées du Bardo et de Carthage.

Une mission, fut menée par Francis Kelsey, de l'Université du Michigan, l'Anglais Donald Harden, futur directeur du British Museum et un Français, l'abbé Chabot, éditeur du *Corpus Inscriptionum semitarum*. On retrouve le D<sup>r</sup> Louis Carton, toujours passionné pour le sauvetage de Carthage. Mais il meurt sans avoir mené de fouilles; elles sont confiées par

M<sup>me</sup> Carton à un Père Blanc, G. Lapeyre qui mit au jour des cipes, des stèles et des urnes.

Quand F. Kelsey meurt à son tour, en 1927, les fouilles sont abandonnées et seront reprises après la guerre par Pierre Cintas, un ancien fonctionnaire des douanes, qui s'enthousiasma pour la civilisation carthaginoise et publia ses



**Kerkouane, ville punique parvenue jusqu'à nous dans un excellent état de conservation**

recherches dans la fidèle *Revue Tunisienne* de 1948. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur la céramique punique et l'archéologie et collabora avec J. Picard, nouveau directeur des Antiquités beylicales et lui aussi auteur savant, prolifique et reconnu.

C'en est fini de l'épopée archéologique de ces amateurs intuitifs et enthousiastes parmi lesquels il faut encore évoquer R. de La Blachère qui, en 1888, avait mis au jour le *Tophet* d'Hadrumète, et l'abbé de Smet, curé de Mahdia, qui y avait découvert, en 1913, des tombeaux.

En janvier 1921, des décrets beylicaux réglementent les fouilles et préservent enfin Carthage de toute construction sur son site, selon le vœu de ces archéologues bénévoles. Ces sauveteurs de la cité, arasée par les Romains, n'avaient été ni encouragés ni soutenus mais combattus, souvent âprement, par les archéologues de carrière et par les idéologues. Ainsi

dans la *Revue Tunisienne* (1894) *Note sur la nécropole prétendue phénicienne de Saint-Louis de Carthage*, à l'orée des premières recherches, Gabriel Medina avait prétendu que, sous cette cité du VIII<sup>e</sup>, s'en trouvait une autre plus ancienne. Il soutient que les tombes, décrites par le RP Delattre, sous la colline de Byrsa, ne contenaient rien de phénicien.

De même, les murailles de Byrsa, dégagées par C. H Beulé, ressem-

bleraient aux murs de Tyrinthe, déblayés par Schliemann. Le mobilier funéraire, de caractère égyptien, n'aurait pas été apporté par des commerçants et des voyageurs, mais proviendrait d'une implantation. Une autre cité devait exister: Cadmaia ou Inoussa, nom punique de Carthage et qui signifie ville neuve. L'auteur reprend « l'expression heureuse » de Salomon Reinach (1858-1932), archéologue et directeur du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, qui souhaitait, lui aussi, en finir avec « le mirage punique » ! Ces pionniers de l'archéologie ont eu à soulever, non seulement les couches de vestiges de civilisations successives qui ont écrasé la ville punique, mais aussi les préjugés en faveur des seules ruines grecques ou romaines, les plus apparentes étant celle de la ville, bâtie sur l'ordre de César en 44 av. J.-C. Le sel symbolique n'aurait donc pas été répandu en vain sur les fondations de Carthage afin de n'en laisser qu'une légende.

## Le Tophet, scandale et discussion

La *Revue Tunisienne* publia, en 1922, la communication de François Icard qui fit sensation. Il raconte avec simplicité sa découverte dans l'area de Carthage du sanctuaire de Tanit au lieu-dit Salammbô. Cet ancien sous-officier, devenu inspecteur des douanes, avec un ami, Paul Gielly, receveur municipal, avait observé le manège de récupérateurs de pierres, destinées à la construction de villas modernes. Pour prévenir ce pillage, ils achetèrent ce terrain de 1400 m<sup>2</sup> et fouillèrent sur ce qui s'avéra le fameux Tophet, l'aire des sacrifices de Tanit.

La veille de Noël 1921, ils mirent au jour, sur quatre niveaux, des urnes funéraires ventrues, de terre rouge et sans inscription, qui contenaient, mélangés et calcinés, des morceaux de très jeunes chevreaux et agneaux, de grives, et des ornements intacts de colliers égyptiens et d'amulettes en terre cuite, verre coloré et pierre tendre, trois petits crocodiles de bronze et, entre des fragments de tissu, les restes d'enfants en très bas âge. L'expertise, le 25 août 1922, par Pallay révéla, outre une incisive humaine, les restes de ce qui fut un enfant de quatre ans.

Le scandale fut immense et les tenants et les opposants à la version des sacrifices humains à Carthage s'affrontèrent. Sainte-Beuve avait, dans ses *Nouveaux Lundis* (IV 1862) déjà marqué des réticences devant la description flamboyante de Gustave Flaubert: les enfants posés sur la main de bronze et jetés sur le ventre ouvert et en fusion du dieu Moloch, version de Baal Hammon (Maître du feu), Cronos ou Saturne dévorant ses enfants. Les opposants soutinrent même qu'il s'agissait d'os de singes! François Icard, à l'appui de sa thèse, montra une stèle de pierre grise qui l'avait impressionné au musée du Bardo et qui représentait un prêtre portant sous son bras un enfant emmaillotté. Il fut soutenu par les spécialistes de l'histoire sémitique et les lecteurs de Diodore de Sicile.

Pour mettre fin à la polémique, le Dr Nicolle, de l'Institut Pasteur de Tunis, envoya à R. Anthony, professeur au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, les restes mélangés dans les urnes, aux fins d'autopsie. L'expert conclut que ce « mélange correspondait à une manière de faire des sacrifices et d'en recueillir les cendres ». Il en retira des mandibules de très jeunes enfants, des astragales d'un ruminant et une incisive humaine (Publication avec photos dans la *Revue Tunisienne* N° 161, 1924). Louis Poinssot, Directeur des Antiquité et des Beaux Arts du gouvernement beylical, le 14 février 1922, avait repris à son compte la découverte, présentant leurs auteurs « comme de dévoués auxiliaires ». Les subventions leur furent refusées. François Icard devenu en 1922, membre de la commission pour l'Afrique du Nord des travaux historiques et scientifiques et Vassel, ancien président de l'Institut de Carthage, publièrent encore des reproductions des inscriptions votives du temple de Tanit à Carthage. Le troisième mousquetaire, Charles Saumagne, leur avait apporté son soutien (in *Revue Tunisienne* en 1923; Note sur les découvertes de Salammbô, sur les sacrifices humains et sur les monuments) en retenant l'hypothèse d'une attribution d'origine animale et humaine, confirmée par l'expertise de M. Henry et qui correspond aux récits de Diodore de Sicile et de Tertullien (II<sup>e</sup> apr. JC), dénonçant les sacrifices humains, perpétrés jusque sous Tibère. Et Darius n'avait-il pas interdit aux Carthaginois d'immoler des humains et de manger des chiens? L'archéologue, lui-même enquêteur à Kerkouane et au Cap Bon, sur des centres de poteries locales et des fabriques de pourpre, pensait que l'ensevelissement des enfants au pied des bétyles (pierres brutes sur un support ou des cippes, réduction de temples ou d'autels) consistait à sacraliser et à rendre « intangible », « l'espace consacré aux divinités ». ■

## Un passé si lointain, si proche

Jeanine de la Hogue

Dès que l'on " s'approche " de l'archéologie, on est déjà dans le domaine de l'art. Ce qui faisait la vie de ces hommes et de ces femmes des siècles passés est, pour nous, sujet d'admiration. Nous avons voulu dire quelques mots, bien insuffisants naturellement, pour dire le plaisir que nous avons eu en abordant le sujet. Pour notre *Jardin des Arts*, faire un choix était éminemment difficile et toujours subjectif. Les images de ce choix trop restreint vous donneront, nous l'espérons, l'envie d'en savoir plus.



Les colonnes du capitol de Thamugadi au XVIII<sup>e</sup> siècle, vues par J. Bruce

Pureté, rigueur, beauté sont les mots qui reviennent le plus souvent lorsque l'on parle de l'art antique. Tout retient notre attention, statues, bustes, objets visuels et culturels, architecture. Mais ce qui, en général, nous touche le plus, ce sont les mosaïques, ces extraordinaires livres d'images qui nous plongent au cœur de la vie antique d'une manière presque charnelle.



Mosaïques des saisons – Musée d'Alger



**Mosaïque de la nymphe Cyrène, découverte en 1905.  
Musée de Lambèse-Tazoult**

Cette vie quotidienne, venant de si loin, nous fascine et, curieusement, nous rend très proches de ces lointains ancêtres. Arriver à l'aide de petits morceaux de pierre (des tesselles de 2 à 4 mm parfois, nous disent les spécialistes), à donner une impression à un visage, à peindre (j'emploie cette expression à dessein) des paysages, à faire vivre les arbres, les fleurs, à raconter la vie des champs, la chasse, les événements, le quotidien ordinaire, tout paraît magique. Une superbe exposition, organisée par le musée d'Arles avec la collaboration de spécialistes algériens, a eu lieu cette année. L'Institut du Monde Arabe, à Paris a présenté, outre une partie de ceux d'Arles, d'autres objets prêtés par des musées d'Algérie.



**Trépied pliant à décor de monstres marins, bronze du IV<sup>e</sup> siècle. Musée d'Alger**

De nombreux musées existent à travers les trois pays d'Afrique du Nord, une place particulière devant être faite, en ce qui concerne les mosaïques, au musée du Bardo à Tunis qui est l'un des plus beaux et des plus complets au monde.

Un catalogue, véritable livre d'art, a été édité par le musée d'Arles et, grâce à l'autorisation qui nous a été donnée, nous a beaucoup aidés à construire ce numéro de notre revue.

Voici ce que dit Michèle Blanchard-Lemée, l'un des auteurs de *l'Algérie Antique*, parlant des mosaïques : « on estime que les mosaïques de tesselles les plus anciennes que l'on connaisse à ce jour sont, vraisemblablement, celles des niveaux puniques de Carthage du IV<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ».

Et, parlant de la mosaïque que nous reproduisons dans ces pages, elle ajoute :

« La bordure du tableau représentant la nymphe



**Aiguière en bronze avec une anse en forme de cheval marin, trouvée à El Kseur, Musée d'Alger**



**Lampe à huile sur pied, trouvée en 1903 à Souk Ahras Musée de Constantine**



**Le chien de Volubilis, très réaliste. Musée archéologique de Rabat**

Cyrène laisse entrevoir ce que fut le décor végétalisé qui s'épanouit au sud de la Numidie à partir de l'époque sévrienne... Le style des ateliers de Lambèse et de Timgad se caractérise par des compositions à base de motifs courbes et refermés sur eux-mêmes. Ce même style, à Hippone et à Cherchel, témoigne de la présence d'un atelier dont les oeuvres s'inspirent de la grande peinture hellénistique et romaine et mettent, au service de l'illusion picturale, une technique d'un raffinement extrême. » Et, comme l'on a retrouvé ailleurs de grandes similitudes avec les mosaïques telles que celle de la nymphe Cyrène, « par le traitement pictural du paysage et des personnages, il ne paraît pas douteux que le maître d'œuvre s'est déplacé avec son ate-



Médaille de la déesse Africa, terre cuite.  
Timgad III<sup>e</sup> siècle



Monnaie numide du roi Massinissa,  
II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

lier à l'appel de commanditaires divers  
».

Un chapitre, fort intéressant, du catalogue traite de l'entretien et de la restauration des mosaïques. Ainsi, notre nymphe Cyrène fait l'objet de soins particuliers: dépose, changement de support, etc. Des stages ont lieu au musée d'Arles où les spécialistes nord-



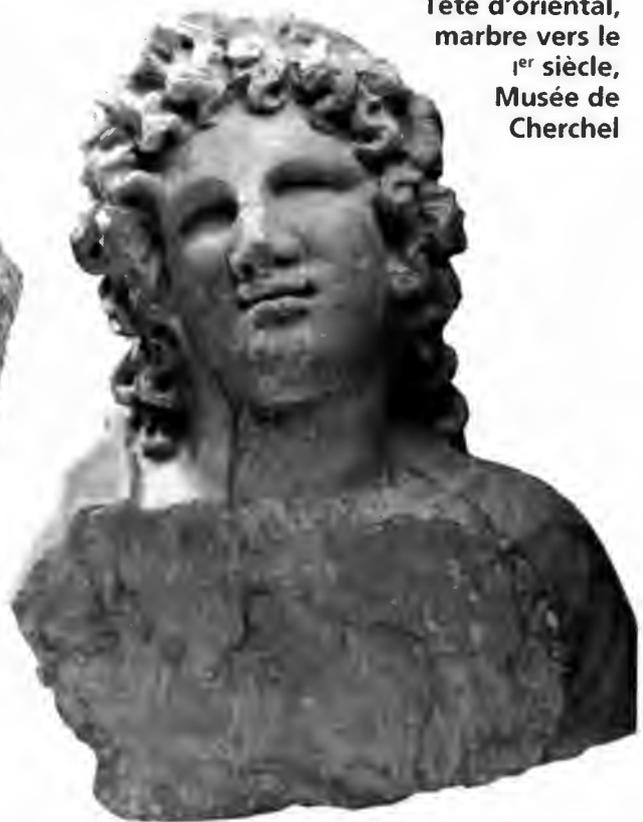
africains sont mis au courant des techniques actuelles. Des recherches sont conduites en collaboration sur le terrain. Des ouvrages, nombreux, sont publiés par les spécialistes français et



Alger. Musée des antiquités



Stèle provenant d'El-Hofra avec  
Baal Hammon barbu.  
Musée de Constantine



Tête d'oriental,  
marbre vers le  
1<sup>er</sup> siècle,  
Musée de  
Cherchel

## Des militaires en recherche

Paul-Albert Février

En 1833, le maréchal Soult écrivait au secrétaire perpétuel de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. « L'occupation de la Régence d'Alger par les troupes françaises... ne doit pas rester sans résultat pour la science et, de son côté, la science elle-même peut concourir à cette œuvre de civilisation qui commence en Afrique sous la protection de nos armes. Quelques personnes qui s'occupent avec une attention éclairée des affaires d'Alger m'ont signalé, et j'ai senti moi-même, les avantages que sous ce double rapport pouvait offrir une bonne géographie de la Maurétanie sous la civilisation antique et une histoire de la colonisation des Romains dans cette contrée, des institutions qu'ils ont fondées, des rapports qui s'étaient établis entre eux et les indigènes. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'intérêt scientifique de ces recherches; celui qu'elles auraient pour l'administration n'en est pas moins évident. »

Parmi les personnes qui « portent une attention éclairée aux affaires de l'Algérie », il faut sans doute compter Adrien Berbrugger (1801-1869) qui, après avoir suivi les cours de l'École des Chartes, vint en Algérie comme secrétaire du général Clauzel en 1834 et qui fut le premier conservateur de la bibliothèque et du musée d'Alger, en même temps que le rédacteur du *Moniteur algérien*. Mais les plus intéressés par l'enquête sur le terrain ont été des militaires. On doit au capitaine Rozet, ingénieur-géographe, une *Relation de la guerre...* et un *Voyage dans la Régence d'Alger* qui, publiés en 1832 et 1833, font découvrir les

ruines du cap Matifou (Rusguniae) et celles du cap Caxine. Autre nom à retenir celui de B. de Xivrey, auteur de *Traces de l'histoire en Algérie*, publiées en 1838 et qui a copié des inscriptions à Tlemcen, Arzeu, Alger, Bougie et dans le Constantinois. Derrière certains de ces militaires, se dessine un personnage qui a fortement contribué à former de jeunes officiers, parfaitement éclairés des choses du passé et aptes à copier des inscriptions. C'est Charles Benoît Hase (1780-1864), un helléniste, d'origine germanique, qui était installé à Paris depuis 1801 et qui enseignait l'allemand à l'École polytechnique depuis 1830.

Casque en fer et bronze,  
trouvé à Ain Grimidi en 1871.  
Musée d'Alger



*Le Journal des savants*, dès 1837, donnait certaines inscriptions récemment découvertes et copiées par Eugène Dubern, capitaine adjudant major du 2<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique et par Mangay, capitaine du Génie. A Bougie, le colonel de Larochette créa même une « société d'essais et de recherches » à laquelle appartenaient tous les officiers de la garnison, et cela dès 1835. Sétif avait été occupée dans l'hiver de 1838 ; dans les années qui suivirent, en même temps qu'était tracé le plan régulier de la ville, un jardin recevait ses premiers arbres et ses premières inscriptions. Et, lorsqu'en mai 1842, le général Négrier s'était emparé de Tébessa, un des soucis fut d'envoyer un

rapport au *Moniteur universel* qui évoque, le 29 juin, et la prise de la ville et les vestiges alors visibles.

Le 13 octobre 1837, Constantine avait été prise et le 23 septembre, le général Damrémont prit un arrêté créant une commission « dans l'armée expéditionnaire, avec la mission d'explorer, dans le double intérêt de la science et des arts, le pays traversé par l'armée, de recueillir les manuscrits, les inscriptions, les objets d'art et d'antiquité qui pourront être découverts ». A côté de militaires, dont ce Mangay, officier du Génie déjà entrevu, d'un médecin, d'un chirurgien et d'un pharmacien, toutes catégories qui réapparaîtront parmi les premiers

chercheurs, figurait Berbrugger qui rédigea, dès le 30 novembre, un rapport préliminaire et qui, sans doute au même moment, décrivit la route romaine menant d'Hippo Regius à Calama (Guelma) et releva diverses inscriptions. Dans cette commission, figuraient, comme membres adjoints, des étrangers, deux Bavarois et Falbe « capitaine de vaisseau, ancien consul général de Dannemark à Tunis ». Dès 1838, rapport était fait à l'académie des Inscriptions. Il était envisagé d'étendre l'enquête au-delà des limites des territoires soumis : on parlait en effet de prendre en considération la Régence de Tunis et celle de Tripoli. Ce projet prévoyait, outre une étude des monuments, « une description des voies militaires anciennes, partout où on en aperçoit des traces ». « Suivre ces routes avec détail... enfin dresser des cartes et coter les distances de toutes ces localités », tel était le but.

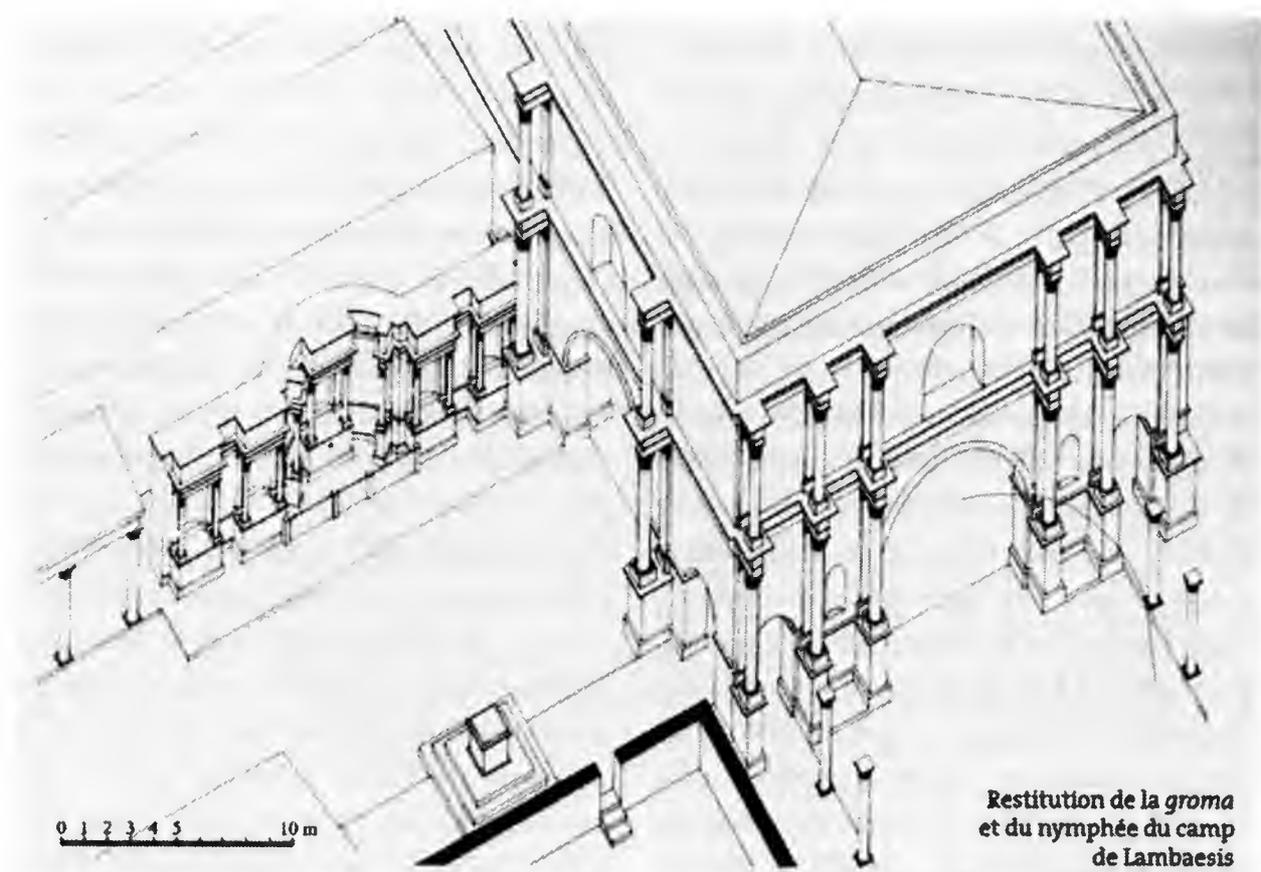
Les années suivantes, l'effort des militaires ne se ralentit pas ; il s'étendit à l'ensemble de la région. En 1855-1856, le commandant Foy étudia le Médracen qui avait été découvert en 1844 et qui, en 1849, avait fait l'objet d'une prospection permettant de repérer la galerie qui conduit au caveau central. Le capitaine Moll s'était intéressé à Lambaesis, mais l'essentiel de son activité s'est porté sur Theveste qu'il a décrite avec soin, ce qui nous vaut de connaître autre chose que les monuments les plus prestigieux de la ville. Cet officier a émis des opinions qui seront reprises par Charles Diehl. Moll,

en effet, a été un des premiers à s'intéresser au « réseau des fortifications byzantines, établies de tout côté » et à la stratégie de Solomon. Ces militaires lisaient donc le pays à travers Procope et Corippe.

Une fois Moll parti, les officiers du bureau arabe de Tébessa ont pris la relève pour les fouilles. En 1867, le commandant Sériziat, puis le commandant Clarinval, enfin le capitaine Seriziat, frère du premier, ont dirigé le dégagement de la grande basilique chrétienne dont la masse frappait l'attention de quiconque arrivait dans la ville. Le relais n'a été pris par les architectes qu'en 1889, quand Sarazin effectua ses travaux.

En 1867, c'est encore à un militaire que l'on doit les premières photographies, publiées, des stèles à Saturne d'Ain Béïda : le capitaine du Génie Dewulf donnait ainsi un exemple qui, malheureusement, ne devait pas être suivi, peut-être faute d'argent, sans doute aussi faute d'un intérêt des épigraphistes pour autre chose que les textes. Aussi actif fut un chef de bureau arabe, le capitaine Payen, qui passa en 1860 de Batna à Bordj-Bou-Arreidj. Un autre militaire doit être mentionné, c'est le capitaine Reboud qui mourut en 1889, après avoir passé quarante années de sa vie en Algérie. Parcourant en tous sens le département de Constantine, il a sauvé nombre d'inscriptions libyques qu'il a réunis dans un ouvrage paru dès 1870, son *Recueil d'inscriptions libyco-berbères*.

Une nouvelle commission fut mise en



place à la fin de 1839. Elle comprenait toujours Berbrugger; en faisait partie le capitaine Carette qui s'était « voué à l'étude spéciale de l'archéologie dans ses rapports avec la géographie et l'histoire ». Il avait « dressé une carte, indicatrice du tracé, de toutes les routes et de tous les lieux mentionnés dans les historiens, géographes, les poètes et les écrivains » et il devait se faire connaître en publiant, en 1844, une *Étude des routes suivies par les Arabes dans la partie méridionale de l'Algérie et de la Régence d'Alger...*, couvrant ainsi tout l'espace jusqu'à Metlili, Ghardaia, Ouargla et Gabès. Les géographes arabes étaient donc eux aussi appelés à la rescousse. Seule la partie occidentale du pays était relativement

vide. D'où l'intérêt des missions, menées par Mac Carthy au nord de Tlemcen entre 1849 et 1851. A signaler encore les relevés du cercle de Batna commandés par le colonel Carbuccia, de 1848 à 1851 et qui aboutirent à une carte au 1/100.000<sup>e</sup>, dressée par le lieutenant Rousseau.

Une des difficultés de la recherche est venue de l'implantation de villes nouvelles sur des sites antiques, ce qui nous a valu d'ignorer presque tout de Guelma, de Sétif, de Tébessa ou d'Aumale (Souk el Ghozlane), pour ne citer que quelques-unes de ces agglomérations de la colonisation. Néanmoins, ce sont bien les monuments antiques qui font l'objet des principaux travaux. D'où l'appel à un

architecte qui avait travaillé à Fréjus, à Ostie et en Orient, Charles Texier (1802-1871) : le maréchal Soult le chargea, en 1845, de l'inspection générale des bâtiments civils. Il fit diverses missions à l'est d'Alger ainsi que vers Philippeville et Constantine, ce qui le conduisit, lui aussi, jusqu'à Lambaesis.

Architectes et militaires se devaient de regarder avec intérêt un site comme celui de Lambaesis. Leur chance fut que la main-d'œuvre ne manqua point. En effet, c'est là que les hommes, arrêtés en juin 1848, furent déportés. Comme dit l'un d'eux, Thuillier, ils « arrosent de leur sueur les débris de l'ancienne cité, au milieu de laquelle se dresse leur prison ». En effet, on construisit un pénitencier qui mord sur le camp de la III<sup>e</sup> légion. Renier écrivait le 5 novembre 1850 : « Les travaux de la colonie pénitentiaire... doivent tôt ou tard dénaturer un monument qui me paraît d'un intérêt unique. Je veux parler du camp de la III<sup>e</sup> légion Auguste, encore parfaitement reconnaissable, et dans l'intérieur duquel les bâtiments de la colonie doivent être construits. » Une autre lettre du 1<sup>er</sup> juillet montre bien le parti qui avait été choisi au détriment de la conservation des ruines. « Vous le savez, une des raisons qui ont dicté ce choix, c'est la présence dans cette localité d'une immense quantité de matériaux anciens tout préparés pour les constructions nouvelles ».

Tout n'avait pourtant pas mal commencé. En effet, le commandant du cercle de Batna, le colonel Carbuccia,

avait fait réaliser diverses fouilles, en particulier dans la ville haute, au temple d'Esculape. Son aide ne fit pas défaut aux chercheurs envoyés par Paris. En particulier à Louis Renier, sous-bibliothécaire à la Sorbonne, qui arriva sur les lieux à l'automne de 1850, accompagné de Delamare. Il était chargé de relever les inscriptions de la région et, de janvier à septembre 1851, il envoya plusieurs rapports, à la fois sur Lambaesis et sur Thamugadi où il recueillit soixante-dix inscriptions et pensa avoir repéré le forum avec sa porte, ainsi que sur Verecunda. Le mauvais temps de janvier incita Renier à gagner le Sud : il passa le 31 janvier à El Kantara ; le 1<sup>er</sup> février, il voyait le *burgus speculatorius* de Caracalla ; à El Outaia, il lut l'inscription de l'amphithéâtre à la porte de caravansérail. Il poussa jusqu'à Sidi Okba et Aïn Naga, avant de revenir sur Lambaesis. La moisson était riche, puisque son dernier rapport dit qu'il a lu 1230 inscriptions de Lambaesis et 255 d'autres sites, qui s'ajoutaient aux 300 signalées antérieurement et aux 1200 recueillies par Delamare dans les années passées. Soit un total de 3085 pierres.

Aussi en 1855, Renier pouvait-il publier dans ses *Inscriptions latines de l'Algérie*, 4417 pierres, dont 1409 pour la seule Lambaesis. C'est la première fois que l'on disposait d'une série aussi riche qui donnait une image de l'Antiquité. Mais les choix faits ont orienté la lecture de ces documents. L'accent porté sur l'œuvre des militaires devait marquer

l'histoire encore à écrire de ces régions. Louis Renier n'était pas qu'un collectionneur de pierres. Il apporte, de-ci de-là, des remarques qui feront école. Ainsi, à propos des vétérans installés à Thamugadi: « Leur présence au pied de l'Aurès pouvait d'ailleurs ne pas être inutile à l'empire. Habités dès longtemps à combattre et à vaincre les barbares, ils durent trouver dans l'esprit turbulent des farouches habitants de ces montagnes, auxquels Antonin le Pieux fut plus tard obligé de faire une guerre en règle, plus d'une occasion de prouver qu'ils n'avaient point entièrement oublié le métier des armes ». Image qui a fortement marqué l'historiographie.

De même, en Tunisie, Annie Krieger nous parle de ces militaires pionniers de la recherche. Parallèlement, des fouilles étaient menées par des officiers appartenant à la Brigade d'occupation en Tunisie, en garnison dans le Sahel ou à Sousse (Hadrumete). Et la *Revue Tunisienne*, sous la direction du D<sup>r</sup> Bertholon, anthropologue, qui avait établi une comparaison entre différents types humains, d'après les terres cuites phéniciennes, découvertes en Tunisie et dans les comptoirs carthaginois, les publia et les commenta: « Ces officiers menèrent ces fouilles, soit pour aider les savants venus avec une mission trop courte pour pouvoir travailler sans aide étrangère, soit à titre personnel ».

Le lieutenant Hannezo, du 4<sup>e</sup> Tirailleurs et le major Lacomble mirent

au jour, en 1889, des nécropoles phéniciennes avec plus d'un millier de tombes à Mahdia, entre la mer et le marabout de Sidi Messaoud, puis, à 15 km, dans l'antique Sullectum. Sur le plateau de leur camp militaire, près d'Hadrumète, 82 tombes furent exhumées. Dans ces trois nécropoles, le schéma d'ensevelissement était commun: une chambre creusée dans le tuf et dont l'accès était bouché par des poteries, des pierres et de la terre. Le corps reposait, à même le tuf ou dans un cercueil de bois, la tête opposée à la porte. Des crânes brisés recouverts de rouge écarlate évoquèrent Hérodote qui décrivit, au delà du lac Triton des peuplades, sans doute libyennes, qui se teignaient en vermillon.

Sauf à Mahdia, les squelettes étaient rares et les cendres étaient recueillies dans des amphores allongées ou des vases de terre. Des lampes funéraires étaient posées dans des niches de 3 m de haut sur 2 de large. Les amphores étaient doubles: chaque valve contenant un corps. Les enfants étaient introduits par la brisure de la jarre; les os calcinés dans des vases arrondis.

Les deux officiers et le colonel Vincent communiquèrent d'autres trouvailles, sur les inscriptions peintes sur les vases et les peintures murales d'Hadrumète, dans le *Bulletin archéologique* de 1892. Ces officiers étaient souvent géographes, démographes, hygiénistes anthropologues, à la manière des officiers de l'armée des Indes qui laissèrent des rapports fort instructifs sur le sous-continent. ■

## Le monastère de Saint Fulgence

Roland Paskoff

**Il y a quelques années, une mission de recherches sur l'évolution du littoral de la Tunisie, depuis l'antiquité, s'est déroulée sous le double patronage de l'Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunisie d'une part, du Centre National de la Recherche Scientifique de France d'autre part. L'auteur de l'article y a participé en sa qualité de géographe et il nous parle du site côtier où se trouvait le monastère qui accueillit saint Fulgence, évêque africain de Ruspe (ville voisine de Sfax) et théologien disciple de saint Augustin.**

Dans le chapitre XII de la *Vita Fulgentii*, écrite au VI<sup>e</sup> SIÈCLE, par le diacre Ferrandus de Carthage, on trouve un passage où il est question du monastère dans lequel le saint homme, abandonnant sa charge d'évêque de Ruspe, se fit admettre, vraisemblablement en l'an 504, pour se consacrer à la prière et aux travaux manuels. Cette retraite marine, en un lieu proche des côtes de la Byzacène est évoquée dans les termes suivants. « Il y a, au milieu d'une baie peu profonde, un monastère très proche du rivage de Cunca (aujourd'hui Ras Onga, à 50 km au sud-ouest de Sfax). L'étroitesse du minuscule banc de rocher sur lequel il est bâti ne permet pas d'y cultiver un jardin. Même le bois et l'eau potable manquent ; on en apporte chaque jour la provision nécessaire sur de petites barques à fond plat ».

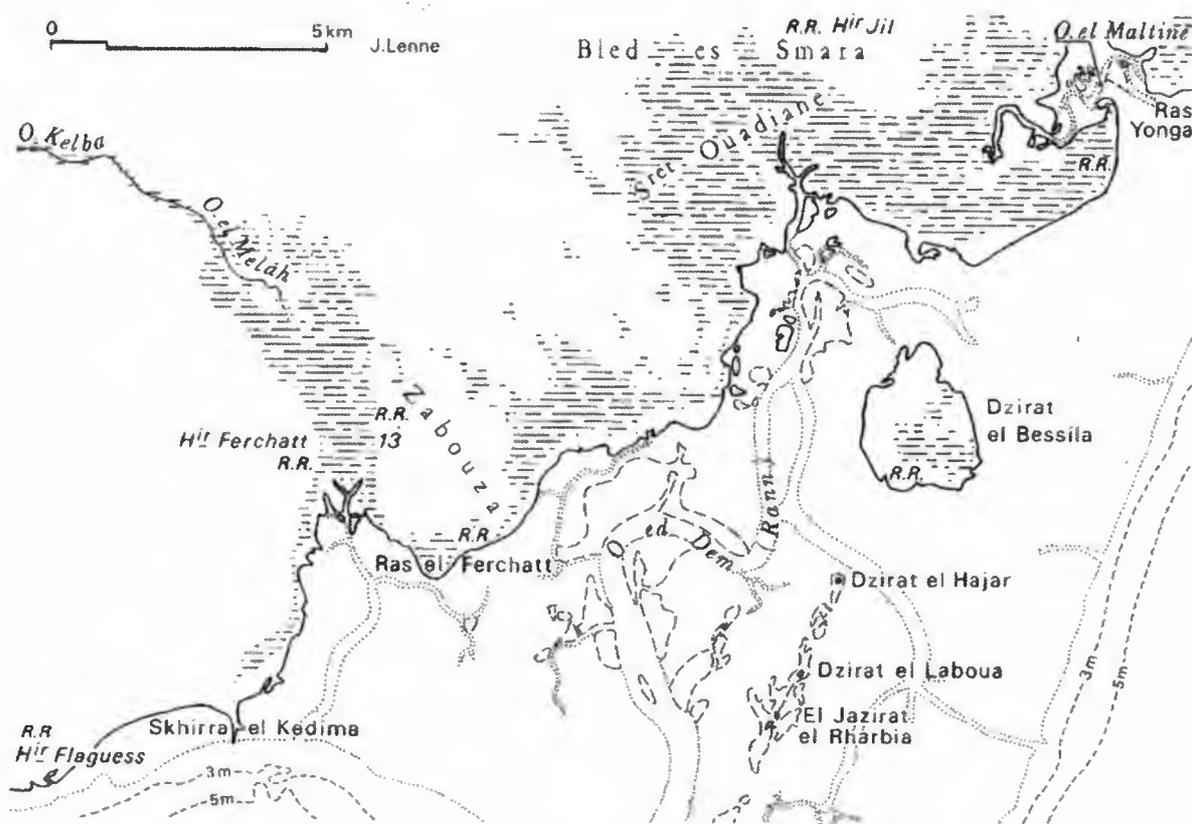
La localisation de la petite île sur laquelle se dressait le monastère a fait

l'objet de controverses entre les archéologues, mais l'on s'accorde aujourd'hui à la placer dans l'archipel des Kneiss (Troussset et al., 1992). Celui-ci, situé sur un haut-fond proche du rivage, le banc des Surkenis, est constitué par une île (Bessila) et trois îlots minuscules, émergeant à peine à marée haute. C'est sur celui du centre (Dzirat el Laboua) où ont été identifiés des vestiges du monastère dans lequel a vécu Fulgence.

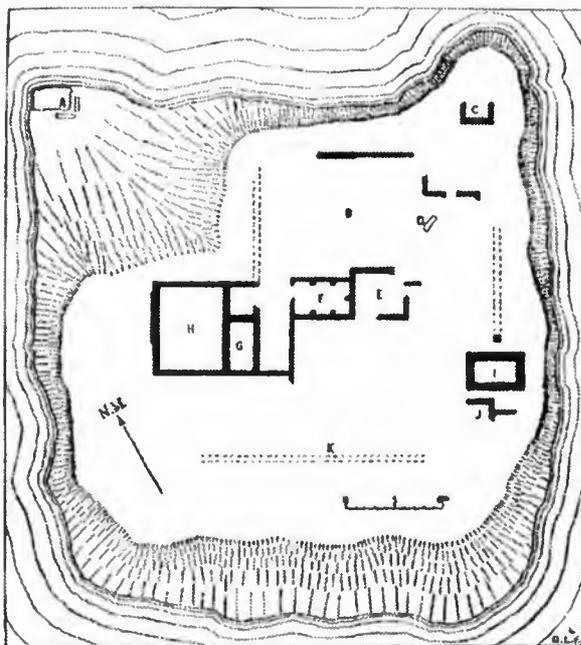
L'exiguïté de l'îlot de Dzirat el Laboua – l'amplitude de la marée est forte dans le golfe de Gabès et, par pleine mer, ses dimensions ne dépassent pas 45 m de longueur, 40 m de largeur et 4 m de hauteur – ne laisse pas de surprendre car on sait que le monastère abritait une communauté nombreuse qui y vivait retranschée du monde. En effet, Ferrandus insiste sur le nombre des moines quand il écrit : *plurimis viventibus, multos viros, multituduni monacho*. Il rapporte aussi que



L'îlot central (Dzirat el Laboua) de l'archipel des Kneiss (Photo P. Troussel).



L'archipel des Kneiss.



**Les ruines du monastère de saint Fulgence dans l'îlot central (Dzirat el Laboua), d'après les relevés de G.-L. Feuille (1942).**

certaines des religieux qui accueillirent Fulgence ont résidé dans l'établissement, depuis leur jeune âge jusqu'à leur extrême vieillesse : *ab infantia sua plurimis usque ad decrepitam senectutem*.

A la vérité, à l'époque où s'y élevait le monastère qui reçut Fulgence, Dzirat el Laboua était, très probablement, plus étendu que le chicot rocheux auquel il a été réduit depuis lors, à la fois par l'érosion des vagues et surtout par la hausse du niveau de la mer. Actuellement, celui-ci s'élève dans la région à une vitesse moyenne annuelle de 5 mm par suite de l'affaissement d'origine tectonique du golfe de Gabès. Tout porte donc à penser que, dans l'Antiquité, les trois îlots de l'archipel des Kneiss, entourés aujourd'hui de profondeurs inférieures au mètre, ne constituaient en réalité qu'une seule petite île, ensuite tronçonnée et

amincie par le relèvement du niveau de la mer, mais suffisamment étendue alors, pour servir de site au grand monastère dont parle Ferrandus.

On en trouve une preuve dans le fait que divers portulans du Moyen-Age et de la Renaissance ne cartographient, dans l'archipel des Kneiss, sous le nom de *Frixols* ou *Frissol*, que deux îles (Avezac, 1848). Un document italien du XVI<sup>E</sup> SIÈCLE les mentionnent aussi sous l'appellation de *Friscioli* (Lanfreducci et Bosio, 1925). L'une de ces îles est probablement la grande Kneiss (Bessila), la seconde une île étroite et allongée, à l'emplacement des trois îlots actuels. Enfin, l'expression arabe, toujours utilisée, de *Surkenis* (le mur des Kneiss) pourrait se référer à une situation ancienne, conservée dans la mémoire collective, où ces mêmes îlots ne formaient qu'une seule île, dont le nom de Jezirat el Knissia (île de l'église), encore connu aujourd'hui, rappelle l'existence du monastère de saint Fulgence.

### Références :

- Avezac J. d.'1848. *Les îles de l'Afrique*, Paris.  
 Feuille, G.-L., 1942. Note sur le monastère des Îles Kneiss, *Revue Tunisienne*, 251-255.  
 Lanfreducci F. et Bosio J.O., 1925. Costa i discorsi di Barbaria, *Revue Africaine*, 16, 448-508.  
 Troussat P., Slim H., Paskoff R. et Oueslati A., 1992. Les Îles Kneiss et le monastère de Fulgence de Ruspe. *Antiquités africaines*, 28, 223-247.

## La petite histoire du trésor de Rusguniae

Marie-Claire Micouleau

Où l'on trouva, en trois endroits différents, trois trésors qui n'en étaient qu'un. Pierre Salama<sup>2</sup>, éminent archéologue algérois, rapporte avec humour l'histoire d'une découverte, qui pourrait donner une leçon de prudence aux spécialistes de l'archéologie antique, s'ils en avaient besoin. Voici cette pittoresque histoire que nous raconte Marie-Claire Micouleau.

« En ce temps-là, nous dit-il, des troupes anglo-américaines stationnaient sur le territoire maurétanien. »

**1943**, un militaire américain disait avoir trouvé un petit trésor, aux environs de Maison-Blanche. Le directeur des Antiquités de l'Algérie, Louis Leschi, acheta la trouvaille pour le musée d'Alger. Trouvaille qui consistait en dix-neuf sesterces, de l'époque romaine des deux premiers siècles, période de Vespasien à Trébonien Galle. Le conservateur du Musée d'Alger voulut bien confier pour étude ce lot de monnaies, à notre auteur. La provenance de ce trésor posait bien des problèmes : en effet aucun vestige antique n'est connu dans cette région de la Mitidja où n'existe aucun indice d'installation romaine.

---

<sup>2</sup> Pierre Salama: in *Revue Africaine* 1957

**1945**, *La Numismatic Chronicle*, sous la signature de Harold Mattingly, publie l'indication suivante : « On a pu voir récemment, au British Museum, une portion de trésor (soit 121 sesterces) trouvée pendant les opérations militaires à Reghiae, (soit Rhéghaïa) près d'Alger. Monnaies anciennes fort usées, monnaies récentes bien conservées ». Certaines pièces étaient décrites comme frappées au revers de Gordien I et de Gordien II, soit, en gros, aux environs de 238.

**1947**, Troisième révélation, aux USA, de *l'American Numismatic Society*, sous la plume de Mrs A.A. Boyce : « Un trésor de sesterces provenant du cap Matifou. En août 1943, un groupe de soldats

américains, envoyés avec un bulldozer, pour prélever du gravier sur la plage bordant le cap Matifou, découvre, au sommet du déblai, un vase qui tombe en poussière, laissant se répandre des pièces de monnaie en bronze. Leur état de conservation variait d'une grande usure pour les pièces frappées sous Nerva à une fraîcheur remarquable pour celles de Sévère Alexandre.



Une étroite parenté unissait ces trois inventaires qu'une composition historique équivalente caractérisait tous trois. De Vespasien et Nerva à Trébonien Galle, la chronologie semblait pratiquement la même dans les trois cas. L'état de conservation des pièces était aussi respectivement le même dans chacun des trois trésors.

Cependant, trois lieux différents, et distants les uns des autres d'une trentaine de kilomètres, (Maison-Blanche, Réghaïa et le cap Matifou), révélaient-ils trois trésors provenant de trois colonies romaines différentes? Voilà qui mettait à mal les données épigraphiques. Celles-ci démentaient qu'il y eût trace d'installation romaine dans aucun de ces endroits. Néanmoins, la sablière du cap Matifou se situait sur le rivage où l'oued Hamiz atteint son embouchure, non loin d'une borne miliaire de la voie Rusguniae-Icosium (Alger) découverte en 1951. Quant à Rusguniae, son existence fut découverte grâce à la mise au jour d'une station de bornes miliaries dont les ins-

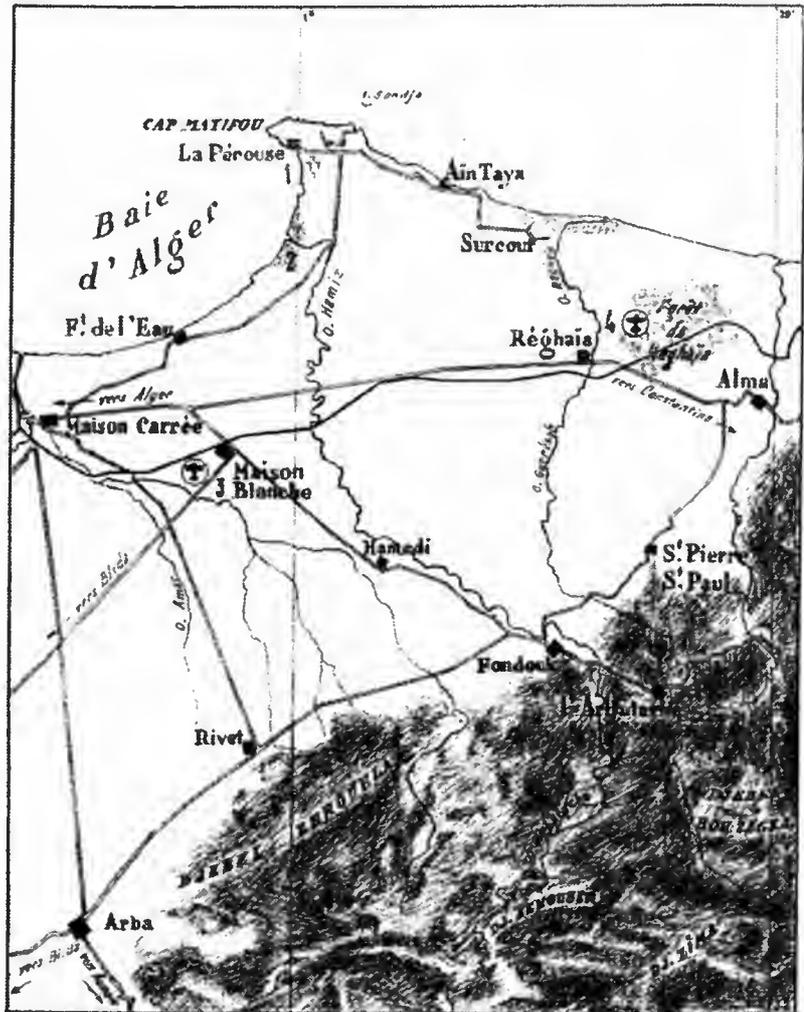
criptions furent reconstituées par Pierre Salama. Elles mettaient en évidence l'existence d'une petite ville romaine, Rusguniae, création octavienne, c'est-à-dire datée d'avant JC, fondée par la présence de la IX<sup>e</sup> Légion Gemella, retranchée à cet endroit. C'était donc la scène du bulldozer de Matifou qui se trouvait authentifiée. Mais pour les deux autres trésors?

Quelle était donc la destination du gravier et du sable de la plage du cap Matifou? En août 1943, ils allaient approvisionner le plus grand chantier militaire de la région, l'aérodrome de Maison-Blanche dont on agrandissait les pistes d'envol. Or, le militaire américain qui vendit à Louis Leschi les 19 sesterces, tenait garnison à l'aérodrome de Maison-Blanche et il s'appelait M. Rosentoch, Pierre Salama l'avait retrouvé.

L'aérodrome de Maison-Blanche n'était pas le seul que le commandement allié aménageait dans la région. Il y avait celui de Réghaïa, site de la découverte numéro 3. Il avait été construit pendant la guerre aux dépens d'une petite forêt, mais aucun vestige romain n'y était apparu. Cependant, le personnel des deux aérodromes entretenait les contacts nécessaires à la coordination des spécialistes de l'entretien, tant américains que britanniques ou français. Le bulldozer de Matifou ne pourvoyait pas la construction du terrain de Réghaïa qui disposait de sa propre carrière. On ne pouvait donc

qu'imaginer des échanges, des « placements » ou des « gentlemen's agreements » entre les personnels de Maison-Blanche et ceux de Réghaïa. D'où la dispersion géographique des sesterces qui provenaient bien, on n'en pouvait plus douter, de la petite ville de Rusgunia.

Reste à connaître les circonstances de l'enfouissement de ces pièces. On sait que les cachettes monétaires révèlent souvent l'occurrence d'invasions ou de guerres civiles. Or, la fraîcheur de frappe des monnaies de Trébonien Galle, amenèrent notre archéologue à penser que la durée de leur circulation avant leur enfouissement se limitait à dix ans.



**Dispersion du trésor de Rusgunia**

Cette datation mènerait à la grande insurrection de 253 qui, d'événement local au début, gagna toute la province proconsulaire, comme en témoignent les inscriptions épigraphiques : deux éloges d'hommes de guerre romains à la gloire de leurs victoires dans la lutte contre la rébellion.

De nombreuses sources épigraphiques font d'ailleurs assister aux différentes phases de cette révolte où Rome dut investir un grand général, M. Cornelius Octavianus, d'un commandement unique sur toute l'Afrique romaine. Dix ans après le début de cette révolte, le calme

était revenu, mais il est clair maintenant qu'un vent de panique, ressenti à deux milles à la ronde, avait pu obliger les habitants à cacher leurs richesses.

Pour terminer, nous pouvons penser, comme Pierre Salama, qu'« il est indispensable, avant tout, de distinguer un site archéologique du domicile de ceux qui, profanes et fortuitement, l'auraient exploité. On peut reconnaître, en l'occurrence la bonne foi des trois inventeurs qui n'ont pas oublié d'informer le monde scientifique de leur découverte. « On aimerait qu'ils servissent d'exemples ! » conclut-il

## Sur le culte de l'eau à Mactar

Claude Bourgeois

De nombreuses études ont été consacrées aux eaux africaines, mais elles sont, pour la plupart, anciennes et portent surtout sur les monuments utilitaires. En France, au contraire, les recherches d'archéologie agraire sont rares dans ce domaine. De toute façon, les eaux africaines n'avaient pas dans la religion l'importance des gallo-romaines, ce qui explique aussi pourquoi on ne s'est guère occupé d'elles. Les divinités des eaux indigènes sont peu connues et leur existence n'est, le plus souvent, que vraisemblable comme à Jama (30 km au nord de Mactar).

Les noms des divinités indigènes sont peu explicites. Certaines d'entre elles ont été assimilées à des divinités gréco-romaines, ce qui peut renseigner sur leurs attributions ; pour ce qui est des eaux, J. Toutain, qui reprend là une thèse émise par P. Berger, n'en cite qu'une seule : à Mactar, Hoter-Miskar aurait été assimilé à Neptune.

A l'époque romaine, en Afrique, la divinité des eaux la plus importante est Neptune. Si les mosaïques, qui n'ont pas de fonction religieuse, ou plutôt dont la fonction est d'abord décorative, ornaient aussi bien les sites côtiers que ceux de l'intérieur, la quasi-totalité des attestations du culte provient de l'intérieur. C'est le cas, notamment, à Mactar : la ville entre dans une longue suite de sites, pour la plupart de l'Est algérien et de la

vallée de la Medjerdah, région où les sources sont nombreuses et la deuxième de l'Afrique du Nord pour l'abondance des précipitations.

En Gaule, le culte religieux s'est attaché le plus souvent aux eaux libres des sources ou plutôt des divonnes, ces petites fontaines, moins importantes par leur architecture que par leur fonction cultuelle, qui les abritent, alors qu'en Afrique, où elles courent moins souvent les rus, il a fallu le plus souvent les capter ; bien qu'il y ait aussi en Afrique des sources sacrées, comme celles qui sourdent entre les portiques du nymphée de Zaghouan (Tunisie), le fait a pu avoir une certaine importance.

Les monuments des eaux sont souvent plus importants en Afrique qu'en Gaule. A Timgad, le plus grand sanctuaire de



Mactar, Arc de triomphe



### Mactar, la palestine des Grands Thermes

tout l'Occident romain, était centré sur la source de l'*Aqua Septimiana*.

Je résumerai ici les renseignements que l'on tire du site de Mactar, parce qu'on y trouve une fontaine monumentale qui avait, vraisemblablement, une fonction cultuelle, diverses attestations du culte de Neptune et enfin parce qu'une thèse ancienne y assimilait Hoter-Miskar punique à Neptune romain.

J'ai fouillé la fontaine monumentale en 1972-1973. Elle était formée de l'éta-

gement d'un grand bassin bas, d'un long bassin haut, fait de dalles verticales s'encastrant dans des piliers monolithiques, et d'un massif.

L'ensemble, rectangulaire, occupe une surface de 11,72 m sur 7,27 m mais il a été démonté dans sa partie la plus importante: en arrière des deux bassins il ne reste qu'une sous-base, dessinée par un trait de pose et quelques blocs de la base. Cela permet cependant de reconstituer un massif, creusé d'une niche, et d'appré-



**Jama, la fontaine monumentale.**

A Jama, il y a un monument remarquable au centre du village qu'il alimente toujours en eau. C'est une fontaine profonde à laquelle on accède par des rampes et des escaliers, encaissés entre des murets de pierre sèche, qui descendent en tournant vers la bouche d'eau et le bassin, abrités sous une haute voûte sonore. Le plan n'est pas classique et le bassin, construit en très gros blocs, est certainement pré-romain : l'ensemble est à rapprocher du nymphée hellénistique de Glanum (Bouches du Rhône). Or les auteurs antiques rapportent qu'il y avait à Zama une fontaine qui rendait la voix plus sonore (Vitruve, *De Architectura*, VIII, III, 24 ; Plin, *Naturae historiarum libri*, XXXI, 15). On est ainsi amené à se demander si l'actuelle fontaine de Jama

n'est pas la fontaine merveilleuse de Zama. Accepter cette identité aurait d'ailleurs des conséquences intéressantes : si la moderne Jama est bien l'antique Zama Regia — car Vitruve ajoutait que le roi numide Juba avait établi son palais dans cette cité — on sait sûrement où, en 202 avant J.-C., Scipion a battu Hannibal. Pour ce qui nous intéresse, il est vraisemblable que cette fontaine remarquable abritait une divinité.



**Jama, le bassin sous la voûte**

cier le rôle du monument dans la ville : la fontaine, en effet, ferme une place et, en même temps, se cale contre l'arc de Trajan qui s'ouvre comme une porte monumentale sur le *forum*.

D'une vraisemblable fonction cultuelle, nous avons deux marques. D'une part, le décor d'un fronton latéral, un petit visage féminin aux grands yeux levés, et dont les cheveux ondes coulent librement, représente sans doute la divinité de la fontaine. D'autre part, six monnaies, trouvées dans la saignée qui longe le côté ouest du monument : une numide anépigraphe, un grand bronze de Gordien III et quatre autres grands bronzes frustes. Si ces monnaies n'ont pas de valeur chronologique, car recueillies en dehors de toute stratigraphie, elles en ont une cultuelle car il doit s'agir d'offrandes. Notre fontaine monumentale donnait ses eaux aux Mactarois et à leurs bêtes, elle ornait une place de la ville et l'accès au forum : il est juste qu'ils lui aient fait aussi une place parmi les monuments de leur religiosité si ce n'est de leur religion.

Ph. Berger avait consacré deux articles à Hoter-Miskar. Il voyait en lui une divinité marine pour trois raisons : une dédicace à Neptune provient de son temple ; dans les grandes inscriptions néo-puniques, remployées dans ce temple, deux épithètes pourraient se traduire, notamment, par « prince des mers » et « bonne fortune des mers » ; sur de nombreuses stèles néo-puniques de Mactar les animaux les plus souvent représentés sont

des animaux marins, anguilles, autres poissons, dauphins. J. Toutain avait repris cette thèse ; elle a été abandonnée ensuite.

En 1975 cependant, un sondage dans le sanctuaire, dit d'Hoter-Miskar, m'a donné, dans une épaisse couche de cendres, farcie d'ossements brûlés, au milieu des tessons d'une centaine de vases modelés, écrasés en place, vingt-cinq à trente petits disques d'argile crue, de 6 à 8 cm de diamètre et de 2 à 3 cm d'épaisseur, percés de deux trous à la limite du tiers supérieur ; or ils sont semblables aux lests des filets de pêche puniques. Le problème de la fonction de ces objets — des ex-voto ? — reste ainsi posé, mais aussi celui de la nature de la divinité elle-même et ceux de l'architecture des monuments et du sanctuaire, dont la fouille est en panne depuis 1982 : c'est là un exemple de la complexité, et de l'intérêt de cette question du culte de l'eau en Afrique.

### **Bibliographie :**

J'ai publié ici-même (*Les Cahiers d'Afrique du Nord*, n° 5, oct. 1995, p. 3-5) un article, « les eaux romaines d'Afrique ». Sur le culte, voir *Divona I. Divinités et ex-voto du culte gallo-romain de l'eau* et *Divona II Monuments et sanctuaire gallo-romains de l'eau*, Paris, De Boccard, 1991 et 1992, on y trouvera les références à plusieurs articles illustrés, que j'ai consacrés aux monuments des eaux africains et, en particulier, à ceux de Mactar.



**Lion, fontaine des grands thermes**

J'ai publié quelques fragments de sculptures, trouvés sur le site et conservés à la Maison des fouilles, qui représentent des dauphins et dont un, au moins, atteste le culte de Neptune. Il s'agit d'une main gauche d'homme, de grandeur naturelle, portant un petit dauphin. L'autre main, la droite, qui tient un fragment de haste, est au musée. Cette grande sculpture était vraisemblablement une statue de culte. Une stèle représente Neptune tenant de la main gauche un trident, il se détache en bas-relief dans ce qui est censé être une niche en coquille. Dans le jardin de la Maison, il y a un fragment de groupe, une jambe gauche contre laquelle s'appuie un

dauphin qui dévore un poulpe.

Il y a d'autres représentations de dauphins à Mactar, des plaques de séparation dont la partie supérieure est découpée en forme de dauphin, un fragment de ronde-bosse en calcaire, un petit bronze d'applique, des lampes et des tessons divers, mais ils ne sont que les témoins de la popularité de l'animal. On peut remarquer, cependant, la moitié d'un bracelet de bronze dont le jonc est formé par le corps étiré de l'animal; il provient des remblais de la Maison de Vénus qui a reçu un décor aquatique — une fontaine, des bassins et des mosaïques marines — et qui est contiguë au temple d'Hoter-Miskar.

D'autres sculptures de Mactar représentent des lions: il s'agit, notamment, d'un lion-fontaine, de deux bouches d'eau et de deux autres bouches ou gargouilles. Aucune fonction cultuelle n'apparaît clairement ici: nous sommes dans le Haut-Tell, région où les lions ont été nombreux jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle et où l'on ne pouvait se déplacer qu'en troupe et en armes; il doit s'agir de la volonté de banaliser l'image du danger, de noyer la peur du fauve.



**Mactar, bouche d'eau remployée dans une fontaine publique**

## Bibliographie sommaire sur le Maghreb Antique

- Akerraz A. Amandry, M. Depeyrot G. N. El-Khatib-Boujibar Hesnard A. Kermorvant A. Lenoir E. Lenoir M, Monthel G. (texte de G. Depeyrot), « Recherches archéologiques récentes à Dchar Jdid (Zilil): les découvertes monétaires », in *Bulletin de la société française de numismatique (BSFN)*, 44, 2, 1989, p. 510 — 515.
- Akerraz A. Amandry M. Depeyrot G. El Khatib Boujibar N. Hesnard A. Kermorvant A., Lenoir E. Lenoir M. Monthel G. (texte de G. Depeyrot), « Dchar Jdid (Zilil): les découvertes monétaires. II », in *Bulletin de la société française de numismatique (BSFN)*, 46, 1, 1991, p. 65 — 69.
- Baradez. J. *Fossatum Africae Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine* AMG, Paris, 1949.
- Berthier A. *Tiddis, cité antique de Numidie* De Boccard. Paris, 2000.
- Bouchenaki. M. *Cités antiques d'Algérie*, Ministère de l'Information et de la Culture, Alger, 1978.
- Bourgeois C. *Les eaux de Mactar (Tunisie)* Karthago t. XVII 1973-1974
- Camps G. *L'Afrique du Nord au féminin* Perrin, Paris, 1992
- Carton D' L. « De Tunis à Dougga » in *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, 1894
- Depeyrot « Fouilles de Zilil I- le numéraire », à paraître in *Collection de l'Ecole française de Rome*
- Février P.A. *Approches du Maghreb romain*, I et II Edisud, Aix-en-Provence, 1989 et 1990
- Gsell S. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I à VIII Hachette, Paris, 1921-1928
- Lancel S. *Carthage*, Fayard, Paris, 1992
- Lancel S. *L'Algérie Antique*, Mengès, Paris, 2003.
- Le Bohec Y. *La IIIe légion Auguste*, Editions du CNRS, Paris, 1989.
- Lenoir M. « Ad Mercuri templum. Voies et occupation antiques du nord du Maroc » in *Mitteilungendes des deutschen archaelogischen instituts. Römische — Abteilung (RM)* 100, 1993, p. 507-520
- Masqueray E. *Souvenirs et visions d'Afrique*, Edisud (réédition) 1997
- Morizot P. *Archéologie aérienne de l'Aurès*, Editions du CTHS, Paris, 1997.
- Reygasse M. Collaboration à différentes publications de sociétés savantes
- Salama P. *les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Imprimerie Officielle, Alger, 1951.

## Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

### **Le débarquement en Provence, 15 août 1944**

*Philippe Lamarque – Préface de Pierre Miquel – Le Cherche Midi – Paris 2003 – 18 euros.*

Ce débarquement qui a eu une importance considérable est, assez malheureusement, peu connu du public français, plus sensible au débarquement de Normandie. Dans un texte qui précède le déroulement des faits, l'auteur titre « Une épopée qu'il faut sortir de l'oubli ». Et il dit: « Un inventaire rapide des causes permettra ensuite de comprendre pourquoi le débarquement de Provence, à partir du 15 août, est si longtemps resté dans l'ombre, en dépit de son poids dans la guerre sur le front de l'Ouest... » Les débarquements autres que celui de Normandie apparaissent confus au public: le Maroc, Alger, la Sicile, la Corse, l'île d'Elbe... Qui connaît les sites exacts en Provence? C'est pourquoi il faut aujourd'hui satisfaire la curiosité des nouvelles générations, autant que celle des descendants de rapatriés dont beaucoup vivent en Provence, autant que celle des Provençaux qui aimeraient savoir ce qui s'est passé chez eux. » En fin d'ouvrage, un lexique explique les principaux termes employés, une bonne bibliographie comprenant, outre les livres, les périodiques et magazines, les archives consultées. L'indication des musées où l'on peut trouver des infor-

mations sur le débarquement dans les Alpes Maritimes, les Bouches du Rhône et le Var complète cet ouvrage intéressant qui vient à point nommé (soixante ans déjà) pour rappeler le sacrifice des enfants d'Afrique du Nord pour la libération de la France.

### **Ils ont tant aimé l'Algérie**

*Georges-Pierre Hourant*

*Mémoire de Notre Temps – 26,50 euros. – Montpellier 2003*

L'auteur parle de dix écrivains-voyageurs à l'époque française d'une manière qui nous les rend très proches. Il leur consacre une très bonne bibliographie, puis publie des extraits de leur œuvre – « De nombreux métropolitains célèbres ont visité l'Algérie. Nous en avons retenu dix, dans la vie et l'œuvre desquels l'Algérie tient une place majeure. Nous avons suivi, pour les présenter, un ordre chronologique, celui de leur premier voyage en Algérie... A les lire, on peut suivre l'évolution de l'Algérie et de la politique française depuis l'époque de Tocqueville où la nécessité de la conquête est encore un objet de débat, jusqu'à celle de Montherlant, où les fêtes du Centenaire n'occultent pas les doutes parfois éprouvés... en passant par Jules Verne, où l'on voit volontiers dans l'Algérie une « Nouvelle France », une prolongation de la mère patrie, au-delà de

la Méditerranée. » On lira avec intérêt ce qui est dit de Théophile Gautier, d'Alphonse Daudet, de Pierre Loti, de Maupassant, de Gide, de Fromentin, des frères Tharaud. A la fois intelligent et « instructif », l'ouvrage se lit avec un réel plaisir. Et l'on y apprend beaucoup sur leur voyage.

### **Louis XIV en Algérie – Gigeri 1664**

*Bernard Bachelot – Coll. L'art de la guerre – Edition du Rocher – 22 euros – 2003*

Voici un épisode de l'histoire de France qui est pratiquement inconnu, sauf, naturellement, de quelques spécialistes. Bernard Bachelot, l'auteur de cet intéressant ouvrage, avait toutes les raisons de s'intéresser à ce fait historique. Ses arrière-grands-parents ont passé à Djidjelli, la plus grande partie de leur vie. Lui-même est né à Tizi-Ouzou mais a gardé pour Djidjelli une tendresse particulière. Chose très curieuse et peu connue, Alexandre Dumas relate l'histoire du débarquement des troupes de Louis XIV dans *Le Vicomte de Bragelonne*. Débarquement malheureux puisqu'il se solde par un échec cuisant. Bernard Bachelot s'attache à tirer de l'oubli cette bataille perdue, à analyser les causes de cet échec et à replacer cet épisode des relations avec les Barbaresques dans son véritable contexte. Il s'agissait alors d'implanter une base militaire dans cette région entièrement aux mains des pirates barbaresques. L'expédition échoua, après trois mois de combat. Plus tard, une bataille était livrée contre les Turcs, elle est gagnée par les Français et c'est, pour Louis XIV, une revanche à son échec. Le silence sur cet échec est « d'autant plus étonnant qu'abondent dans les archives de l'Etat, les mémoires et correspondances officielles de

Louis XIV, de Colbert... et autres acteurs de cette expédition d'Afrique qui, par ailleurs, avait défrayé la chronique de l'époque. » Bernard Bachelot s'est plongé dans la documentation énorme qu'il a trouvée. Cela donne un important volume qu'il clôture en postface par l'histoire de sa famille et sa quête à travers le maquis des archives.

En annexe, une importante liste des sources et une excellente bibliographie. Ce livre original intéressera tous ceux qui sont friands de ces découvertes historiques, un livre fort bien écrit.

### **Quand l'Algérie devenait française**

*Jacqueline Baylé – « Mémoire de Notre Temps » – 24,50 euros – Montpellier 2003*

« Si l'on veut, à cette histoire de la France en Algérie, mettre un peu de tendresse, ou simplement l'humanité qu'on accorde même aux condamnés à mort, il faut fermer un instant les yeux... Et en gardant les yeux fermés un peu plus longtemps, on peut même essayer de traverser la Méditerranée de 1830, la Méditerranée des corsaires et des esclaves, et arriver à l'Algérie des Turcs et des grandes tribus nomades. Sur les pas de ces aventuriers, nos ancêtres à tous, venus bâtir un morceau de France comme ils pouvaient, comme ils savaient. Plutôt fiers dans leurs gros sabots, personne à cette époque ni pour longtemps, ne pensant sérieusement à les remettre en place. Nous voici dans un puzzle magique. Magie d'un autre temps, où évoluent des hommes qui nous ressemblent comme des frères. Maintenant, et maintenant seulement, nous pouvons saisir leur histoire ». Merci à Jacqueline Baylé de nous rappeler cette histoire que l'on a parfois tendance,

dans certains milieux, à oublier quand ce n'est pas à occulter. Un index des personnes et des lieux permet de retrouver aisément un renseignement. Un petit glossaire des termes berbères, arabes et turcs, une chronologie et une bibliographie complètent cette nouvelle édition d'un ouvrage paru en et qui méritait bien d'être de nouveau à la disposition des lecteurs.

### **L'Algérie de Bouteflika, la fin d'une époque**

*Jean Jolly – Durante Editeur – 18 euros – Paris 2003*

Journaliste international, correspondant diplomatique, Jean Jolly connaît bien l'Afrique et le Moyen-Orient. Au cours de ses voyages, et de sa carrière, il a pu rencontrer des personnalités politiques ou économiques et il étudie, dans cet ouvrage d'actualité, la physionomie de l'Algérie depuis 1962, du parti unique à une multiplicité d'opinions du pays aujourd'hui. « Quelle que soit l'issue de la bataille électorale pour la présidence de la République, les dirigeants algériens semblent condamnés à conduire une politique moins rigide, tant à l'intérieur qu'avec l'extérieur. Tout concourt à un changement profond... à la prise de conscience politique d'une large fraction de la population, en particulier dans les villes... Les Algériens ont changé davantage que l'Algérie... L'enquête de Jean Jolly sur l'Algérie de Bouteflika montre un pays où la société civile a évolué beaucoup plus vite que les structures politiques et économiques mais d'une façon différente de celle que peuvent imaginer les hommes qui y ont vécu... Ce livre dresse un état des lieux, un bilan sans complaisance mais honnête de la situation politique, écono-

mique et sociale de ce pays maghrébin. » Cet avant-propos résume bien le propos de l'auteur et il est, en effet, fort intéressant de lire cet état des lieux, que l'on ne peut pas toujours démêler, dans les informations qui nous viennent de sources trop variées pour être vraiment perceptibles.

### **Les grandes dates de la Mémoire « pieds-noirs »**

*Gérard Crespo et Christian Fenech –*

*Editions Cap sur l'Image –*

*38, avenue de Cassis – 13 470 Carnoux-en-Provence 2003*

Les auteurs de cette chronologie sont tous deux pieds-noirs, l'un, Gérard Crespo, par son lieu de naissance, Oran, l'autre, né en Provence en 1962 fut, comme il le dit lui-même, « fabriqué » à Bône. Tous deux sont fortement marqués par le drame de l'Algérie. Gérard Crespo, docteur en histoire, enseigne à Marseille et a beaucoup écrit sur le peuplement de l'Algérie et l'arrivée des Pieds-Noirs et des Harkis dans le Var en 1962.

Christian Fenech crée en 1999, à Carnoux-en-Provence, l'association *Racine Pieds-Noirs* et milite pour la sauvegarde et la reconnaissance morale de la mémoire des Pieds-Noirs.

Tous deux ont associé leurs connaissances pour écrire cet ouvrage consacré à la mémoire. Leur but : « Reconstituer notre mémoire par le rappel de faits historiques occultés, pour permettre le rétablissement d'un savoir transmissible plus vaste et une compréhension moins subjective d'une histoire tourmentée. » En préambule, une présentation chronologique comme le reste de l'ouvrage puis l'histoire ancienne de l'Afrique du Nord nous est brièvement racontée dans son essentiel. Le VII<sup>e</sup> siècle

va profondément modifier la donne géopolitique en Afrique du Nord et en Europe par les invasions arabes. Quelques implantations européennes sur les côtes amènent la France à jouer un rôle diplomatique et commercial en Méditerranée occidentale à partir de 1520. Puis c'est 1830 et un nouveau tournant pour l'histoire de l'Algérie. 1830 à 1857, de l'occupation restreinte à la conquête générale. 1830 à 1889, organisation administrative, politique et démographique avec les principales dates. Un chapitre est consacré de 1881 à 1912 à l'extension sur la Tunisie et le Maroc. Puis c'est la fin et là, les dates sont malheureusement très parlantes. Et l'on termine par une citation de Camus: *L'homme n'est pas entièrement coupable, il n'a pas commencé l'histoire, ni tout à fait innocent, puisqu'il la continue.* Egalement, citation d'une lettre très digne d'Abd El Kader, en réponse à une demande d'aide de Bismarck contre la France. A méditer! Fort intéressante chronologie. Il faudrait multiplier les réalisations de ce genre, en partant de thèmes divers.

### **C'est ça que Dieu nous a donné**

*Jean-Pierre Koffel – Editions Marsan – 10 euros.*

Ce roman policier prend sa source dans un fait divers, le décès d'une vieille grand-mère que l'on appelle l'Ancêtre. Les « héros » sont deux cousins Karim et Aziz « qui avaient poussé ensemble, dans la même grande maison — une des moins peuplées de Casablanca – confiés à la même houlette », celle de Manoui Hadda, l'Ancêtre, autour de laquelle tourne toute l'intrigue. On ne peut pas, naturellement, raconter un roman policier, sauf à déflorer l'intérêt. Et ce serait dommage car ce

roman astucieux et bien mené mérite de ne pas être raconté. Voilà un policier qui ne fait pas peur mais qui intrigue. Je n'en dirai pas plus sinon que j'y ai pris bien du plaisir. Dans un registre bien différent, malgré son titre, voici du même auteur *La cavale assassinée*, un récit « sudiste de Marrakech » paru aux éditions Traces du présent.

### **Blida de ma jeunesse**

*Michèle Manivit Salles – Editions Jacques Gandini – 42,75 euros – Nice 2003*

1935-1962 – Revenons à Blida, ville des roses et des orangers, nous dit l'auteur qui nous cite Eugène Fromentin, situant la ville: « Nous avons d'un côté la vue de la plaine, de l'autre celle de la montagne, que nous croirions toucher de la main, tant elle est proche et domine de haut la ville assise à ses pieds ». Très bien illustré, l'album dans son texte, nous raconte l'histoire de la ville qui commence en 1519 sous la forme d'un village de onze gourbis, nommé Hedgar – Sidi-Ali, se continue avec l'arrivée de Maures andalous, chassés d'Espagne, vers 1535, l'installation des Turcs et la fondation de El-Blida. « Tout le monde connaît le mot du marabout voyageur Sidi-Ahmed-Ben-Youssef, émerveillé par la beauté du site et qui se serait écrié: *On t'a nommée El Blida, la petite ville, moi je t'appelle El ourida, la petite rose* ». Parce qu'on y goûtait mille délices, elle devint, plus tard, Blida la prostituée, *la Kabba* « et la colère du Dieu tout puissant fit fondre sur elle des fléaux variés, invasion périodique de sauterelles, séismes, épidémies de peste, de typhus et un terrible tremblement de terre, en 1825, qui transforma la ville en champ de ruines et fit 3 000 morts, la moitié de la population. »

La vie revint avec l'organisation de Blida en commune de plein exercice, et l'arrivée de 300 familles européennes et le retour des descendants rescapés du terrible tremblement de terre. Puis, ce sera la vie d'une petite ville d'Algérie que Michèle Manivit Salles raconte. Collège, lycée, lieux de culte avec les mosquées, la synagogue, le temple, l'église, les militaires, les sportifs, il semblerait que rien n'est oublié. « Ma pensée, nous dit l'auteur, va vers nos ancêtres venus de tous horizons et qui ont souffert, aimé dans cette ville qui était la nôtre. » Très bel album, dont l'illustration est très variée et de qualité. Il faudrait, je ne cesse de le dire, tant qu'il en est encore temps, que soient publiés de tels ouvrages, souvenirs pour les uns, matériau irremplaçable pour les historiens et les chercheurs.

### **Du conseil de la République au Sénat**

*Marc Baroli et Dominique Robert – Politique d'aujourd'hui – PUF – 22 euros – Paris 2002*

Dans la collection « Politique d'aujourd'hui », cet ouvrage nous fait pénétrer dans un milieu que la plupart d'entre nous ne connaissent pas ou connaissent mal. Ce livre que Marc Baroli a cosigné avec Dominique Robert nous permet de connaître l'histoire de cette institution qui ne prit de l'importance qu'après 1946, mais surtout en 1958. Marc Baroli vient de nous quitter de manière trop rapide et nous voulons nous souvenir de lui. Il était un de nos collaborateurs et nous a souvent parlé du Sénat. Il a écrit avec nous l'ouvrage *Des chemins et des hommes*. Ici, la politique et l'histoire sont étroitement mêlées et l'on comprend mieux l'enjeu de certaines élections.

### **A l'ombre de Santa-Cruz – Oran 1954-1962**

*Joseph Vazquez – Editions Lacour – Rediviva 21 euros.*

« L'accent, c'est parler du pays en parlant d'autre chose ». Cette phrase, très vraie, a une résonance bien particulière que Fernandel ne soupçonnait pas quand il l'a prononcée. Un bref rappel historique précède les histoires personnelles de l'auteur, faites d'anecdotes sur fond de guerre. Jusqu'au jour où, selon le titre d'un chapitre, « ça fit putsch ! » et l'auteur choisit une phrase pour commencer ce chapitre, une phrase de Marcel Pagnol : « L'honneur c'est comme les allumettes, ça ne sert qu'une fois. » Autre phrase que l'auteur cite « Dans les révolutions, il y a deux sortes de gens : ceux qui la font et ceux qui en profitent. » De même Joseph Vasquez, tout au long de son livre, entremêle des phrases en espagnol qui disent bien son origine. Et voici une dernière citation, un proverbe chinois : « Oublier ses ancêtres, c'est être comme un ruisseau sans source, un arbre sans racines. » Les Oranais liront ce livre avec grand plaisir et les autres, tout en s'amusant, retrouveront leurs souvenirs ou y apprendront beaucoup de choses. Quelques « éclaircissements » et une bibliographie nous sont bien utiles en fin d'ouvrage.

### **HEM Hôpital d'évacuation militaire**

*Mireille Adment Cachan – L'Harmattan, coll. Graveurs de mémoire – 21,35 euros – Paris 2003*

J'ai déjà fait un bref compte-rendu de cet ouvrage mais je souhaiterais revenir sur le caractère d'épopée véritable que ces jeunes filles d'Algérie ont vécue. Le rôle qu'ont joué les jeunes et les moins jeunes

de nos pays d'Afrique du Nord est trop peu connu au moment de la libération de la France pour que nous n'engagions pas tous nos amis à lire les livres qui traitent de leur héroïsme et, surtout, à les faire lire à ceux qui ignorent la vérité de cette action. Merci donc à Mireille Adment de nous faire connaître cette ambiance héroïque de ce *Cirque des Fous*, sous-titre de son ouvrage.

### **Appelés et paras en Algérie**

*Jean-Louis Baurin – Mémoire de Notre Temps – 23,00 euros.*

« Je voudrais rétablir, si cela est possible, la vérité sur la guerre d'Algérie. Certains politiciens sont passés maîtres dans l'art de la désinformation et des contre vérités. Des mensonges éhontés ont sali l'Armée française, les Français d'Algérie et leur oeuvre... J'ai gardé un excellent souvenir de la fraternité qui nous unissait, appelés et engagés... Après les accrochages, nous avons tous la gorge serrée et le cœur étreint devant la mort de nos camarades. » Bien illustré, c'est un témoignage émouvant.

### **Journal d'un officier et de ses Harkis – Algérie 1955-1960**

*Lieutenant Aimé Argentier — Mémoire de Notre Temps - 23,00 euros.*

Ce journal est un livre de foi, d'amitié, d'admiration. L'auteur a vécu comme officier SAS et a partagé la vie rude de ses hommes. Il avait mis beaucoup d'espoir dans l'Algérie française et termine son journal par une lettre datée du 30 octobre 1960 et dans laquelle il fait un état des lieux, pas très optimiste. En revanche, dans le corps de son journal, il

insère l'histoire de Janine Chazelles — Jean Masson qui raconte son enfance à Lannoy, véritable village algérien de France où l'auteur a œuvré.

Très marqué affectivement et physiquement (il a été grièvement blessé en février 1960), il s'implique beaucoup dans cet ouvrage, très illustré.

### **Souvenirs souvenirs**

*Jean-Jacques Luccioni – Mémoire de notre Temps – 2003- 23,00 euros*

Ces souvenirs se situent, pour l'essentiel, à Hussein-dey, banlieue d'Alger où l'auteur a passé les vingt premières années de sa vie. Il raconte les anecdotes qui ont jalonné ces vingt années, nous parle de sa famille, de ses amis, bref nous fait partager ses souvenirs qui, évidemment, ont joué un grand rôle dans sa vie. Un ouvrage foisonnant qui se termine par une drôle d'aventure...

### **Le sceau de Grenade**

*J. Lablou – Afrique-Orient – Casablanca 1997-20,00 euros.*

Ce roman se déroule en Espagne et au Maghreb une centaine d'années avant les Rois Catholiques et 1492, date de la prise de Grenade. L'auteur fait intervenir, à côté de personnages inventés, des hommes « historiques ». Mais l'histoire très romanesque des héros principaux aurait pu être vraie et mêle les enjeux politiques des Marocains et des Espagnols à des échanges économiques fructueux. « L'auteur ne prend pas parti. Son but se borne à un constat. Si de brûlantes questions sont abordées, c'est qu'elles devaient l'être. Quelques-unes demeurent très actuelles. Tout se passe, de nos jours, comme si rien de notre passé n'avait pu

nous aider à mieux percevoir l'avenir. L'auteur n'entend pas cependant rester sur une note pessimiste. Ne faut-il pas plus que quelques siècles pour améliorer la condition de l'homme ? » Mais, essentiellement, le roman est très « romanesque » et le personnage féminin Meriem, bien séduisant et terriblement moderne dans sa quête du savoir. Beaucoup de citations, de poètes en particulier, familiarisent avec la littérature. On participe beaucoup aux tribulations des héros.

### **Thiersville de ma jeunesse Village de France 1870-1962**

*Lucien Cano – Editions Gandini –  
30,40 euros – Nice 2002*

Sur la page de couverture, la photo évoque bien, en effet, un village de France qui s'étale dans une plaine bien cultivée avec un fond de montagnes aimables. Au dos de l'album, un extrait de carte routière, situe ce village au carrefour de routes importantes. Le travail effectué par Lucien Cano est fort important et devrait inspirer tous ceux qui gardent au cœur le souvenir de ce qu'ils ont aimé. « Nous avons voulu laisser un témoignage pour les générations futures... Nous avons voulu que ces jeunes qui se pencheront plus tard, bien plus tard, sur cette époque puissent imaginer « les petites choses » qui faisaient le charme et le bonheur de leurs ancêtres. Peut-être, grâce à ces quelques pages, pourront-ils faire un voyage imaginaire au berceau de leur famille. » Lucien Cano cite, dès le début, les personnages célèbres qui ont rendu visite à Thiersville, dont des écrivains, comme Jules Verne, Jules Renard, Emmanuel Roblès, Jean Guehenno. A

18 km de Mascara, 120 km d'Oran, Thiersville a été habitée dès le paléolithique et l'on a trouvé des restes de deux villes romaines à une vingtaine de kilomètres et des pièces de monnaie du temps de Gordien III (238-244). Lucien Cano raconte l'histoire de la création du village et donne les principales dates de cette histoire. Cet album, très émouvant, est fort bien illustré. Il est encore temps pour chacun de garder trace de son passage sur cette terre d'Afrique du Nord et de témoigner de la vie. Joie, tristesse, malheur ou bonheur, c'est cette vie qu'il faut transmettre.

### **Sahara, images sauvées du vent**

*Jean-Marc Durou – Editions Vents de  
sable – 53 rue Boissière – 75116 Paris  
2003 – Illustrations, Paul-Elie Dubois –  
Peintures, Monique Gras, Roger Nivelte –  
49,00 euros.*

C'est Jean-Marc Durou qui le dit, en introduction : « La passion pour le Sahara ne m'a jamais quitté, bien au contraire, elle ne fait que se renforcer au fil des années. Dès le premier voyage, j'eus la sensation que le vide, attribut trop souvent prêté au désert, n'existait qu'en apparence. Peu à peu, je découvris que ces grands espaces, soi-disant vides, étaient remplis et que chaque pierre semblait raconter une histoire. » Les photos de Jean-Marc Durou sont somptueuses, le mot n'est pas trop fort et elles sont très bien mises en valeur par Maurice Coriat qui a su mêler habilement, comme en écho à ces belles photos, les dessins et les peintures, donnant aussi leur place à certains tissus formant un décor original. Des textes, bien choisis, accompagnent et rythment les images.

*Voici quatre ouvrages que nous vous signalons car ils nous paraissent intéressants. Nous en parlerons plus longuement dès que nous aurons pu les lire.*

### **A la porte de l'Oued**

*Françoise Mesquida- L'Harmattan – Les graveurs de mémoire – 15,25 euros – Paris 2003*

### **Aïn - Parneix, Limousin - Tunisie, 1860-1960,**

*Valérie et Christian Hongrois – Edition Mémorial 2003, 38 euros. 14 rue William Bertrand 17 320, Saint-Just-Luzac.*

### **Lettres à Yamina et Augustin**

*Daniel Courtois, Editions Sol Air, 27,11 euros, commandes à Daniel Courtois, 9 avenue Debasseux, 78 150 Le Chesnay.*

### **Les Pieds-Noirs et l'exode de 1962**

*à travers la presse française, Cécile Mercier, l'Harmattan, 23,40 euros.*

*Lus par Marie-Claire Micouveau, deux ouvrages d'archéologie:*

### **Sites et monuments antiques de l'Algérie**

*Jean-Marie Blas de Roblès et Claude Sintès – 33,25 euros – Edisud 2003.*

Cet ouvrage offre, au grand public, une approche très complète et très attrayante de l'Algérie antique. Très illustré de photographies de grande qualité, il est émaillé d'anecdotes qui viennent humaniser les lieux. Très riches de monuments, au sens étymologique du mot, ces vestiges sont des témoignages d'un passé foisonnant, d'une vie quotidienne qui n'était pas toujours tragique. Ainsi, cette inscription à Timgad: « Venari, Ludere, ridere ooc (sic) est vivere (*chasser, jouer, rire, c'est cela vivre*). »

### **L'Algérie antique,**

*Serge Lancel, photographies Omar Daoud – 56,05 euros, Mengès 2003*

La démarche de Serge Lancel est originale, en ce sens que, dans un livre d'art magistralement illustré, en un somptueux panorama, elle aborde de manière exhaustive — en l'état actuel des travaux scientifiques — l'évolution historique des civilisations qui ont fait ce pays. La qualité des textes, la richesse de l'iconographie accompagnent remarquablement la rigueur des faits et l'érudition de l'auteur. Vingt pages magnifiques sont consacrées à l'art ornemental de la mosaïque et commentent les scènes délicates ou fortes, la richesse chromatique et la fermeté des dessins. Une invitation à la connaissance et au voyage.

## Une reine sacrifiée, Sophonisbe

**Qui se souvient de Massinissa, de Syphax et des Massyles ? De lointains souvenirs, pour les ex-latinistes, nous ramènent à Tite-Live dont nous avons traduit les récits sur Trasimène, Cannes et Scipion l'Africain...**

**C'était en 203 avant Jésus-Christ. Massinissa, le chef numide allié des Romains, venait de reprendre à son rival Syphax la ville de Cirta dont ce dernier s'était emparé en même temps que de la Massylie (Numidie orientale). Cette rivalité entre les chefs numides servait la cause des deux ennemis héréditaires : Rome et Carthage. Voilà ! Les guerres puniques !**

**Massinissa s'était mis au service des Romains et du célèbre Scipion, Syphax avait embrassé la cause de Carthage et avait épousé Sophonisbe, tout juste nubile et encore vierge, fille d'Asdrubal, le meilleur général carthaginois après Hannibal. Mais, pour l'heure, Syphax était vaincu, et son épouse devait paraître devant le glorieux Massinissa, en captive éplorée et soumise. Gabriel Camps raconte son histoire.**

Connaissance des philosophes grecs, associée à la subtilité innée de son peuple et à l'amour qu'elle portait à sa ville et à ses dieux, faisaient de cette toute jeune et très belle femme un puissant agent de la politique carthaginoise en Numidie. Sophonisbe s'était donc, comme semblaient le commander les circonstances, revêtue de la tunique simple

des suppliantes. Mais, en contradiction avec cette feinte humilité, elle avait ordonné à ses suivantes de la farder, comme seules savaient le faire les filles de Carthage. Le khôl agrandissait ses yeux et rendait son regard plus profond. Le fard, à base de cinabre, qu'il fallait bien doser pour éviter les accidents, marquait ses pommettes et, à tout hasard, les pointes de ses seins. Une autre crème, faite de graisse d'oie de Nubie et d'ocre calcinée des Voconces, donnait à ses lèvres un éclat sanglant, d'autant plus agressif que la peau du visage demeurait, comme chez les filles de l'aristocratie, aussi blanche que les parties du corps qui restaient toujours couvertes.

Elle n'avait mis aucun bijou, mais avait plongé son corps souple dans un bain d'huile émulsionnée, parfumée des essences les plus capiteuses que, sur sa demande, Syphax avait fait venir de Chypre. Elle avait osé vider, par flacons entiers, les parfums au cinnamome les plus coûteux, ceux dans la composition desquels entraient des essences du xylobalsame, les graines de baumier et d'autres produits inconnus, venus du pays des Sères et de l'Arabie heureuse.

A l'entrée de l'étrange palais de Cirta ce n'était donc ni une captive explorée ni une souveraine qui s'offrait au regard de Massinissa, mais une femme sûre d'elle et de l'avenir.

On connaît la suite : Massinissa se laisse facilement convaincre par l'habile supplique de la Carthaginoise. Tite-Live, qui a le sens du drame, a placé un joli discours dans la non moins jolie bouche de Sophonisbe : « Nous sommes, lui dit-elle, entièrement à votre discrétion. Quand je ne serais que la femme de Syphax, c'en serait ainsi assez pour que j'aimasse mieux m'abandonner à la discrétion d'un Numide, d'un prince africain comme moi, qu'à celle d'un étranger et d'un inconnu. Mais que ne doit pas craindre d'un Romain une femme carthaginoise, la fille d'Asdrubal ».

Que veut Sophonisbe, ou plutôt que ne veut-elle pas ? Elle refuse l'idée qu'elle puisse figurer au triomphe qui célébrera bientôt, à Rome, la victoire du Romain honni. Elle préfère la mort à cette odieuse parade. Si Massinissa s'apprêtait à la livrer aux Romains, elle préférerait mourir tout de suite et on entendit Sophonisbe

*Le prier fièrement qu'elle pût en ses mains*

*Eviter le triomphe et les fers des Romains.*

(Corneille, *Sophonisbe*, 11, 1)

## Héritiers des Romains

**En arrivant en Algérie, c'est vers les Romains que fut la première découverte. Les nouveaux arrivants s'efforcent de renouer avec la tradition d'une Afrique latine et chrétienne. Ils se réclament en tout cas d'un passé. C'est ce que Marc Baroli écrivait dans son livre réédité.**

**Nous publions ici un court texte tiré de cet ouvrage, en souvenir de notre ami, disparu depuis peu et en hommage amical.**

La démarche est, cette fois, fondée dans son principe et, au prix de quelques puérités, l'attitude d'esprit qui l'inspire se révélera féconde, avec la grandeur des vestiges romains bientôt découverts. Les constructeurs de routes et les fondateurs de villages pouvaient légitimement se sentir très proches des bâtisseurs de Timgad et de Djemila.

Aussi mirent-ils, dès l'abord, quelque passion à réclamer leur patronage - on connaît l'attachement de tous les peuples neufs à ce que peut leur apporter une tradition dont ils supportent difficilement l'absence. Les dirigeants voulurent donc faire de l'agriculture algérienne la digne héritière du grenier de Rome. Du Pré de Saint-Maur choisit la pierre d'autel de la chapelle d'Arbal dans les ruines romaines. Mgr Dupuch ramena en grande pompe les cendres de saint Augustin à Hippone, en présence de plusieurs de ses confrères métropolitains, en attendant que Mgr Lavigerie vienne dire la messe dans la basilique de Timgad, tandis que le colonel Carbuccia, de la Légion étrangère, faisait défiler ses

troupes devant la tombe de Flavius Maximus, préfet de la *Legio tertia Augusta*. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, le général de Monsabert donnera pour emblème, à la 3<sup>e</sup> division d'infanterie algérienne, la victoire romaine du musée de Constantine et le maréchal Juin s'adressera à elle comme à la *Tertia Augusta* elle-même, perpétuée dans le temps.

Avec moins de panache, savants et archéologues amateurs travaillaient à fonder cette prétention. Tout le monde, peu ou prou, fit des fouilles : les militaires, les prêtres, les déportés, et même les colons. De précieux vestiges disparurent parfois ou servirent à construire de nouveaux bâtiments comme le pénitencier de Lambèse. Mais, très vite, d'autres furent inventoriés et dégagés, par de demi-profanes, avant d'être méthodiquement explorés par les historiens. A Tipasa, le docteur Demonchy sut, intelligemment, préserver à la fois la beauté sauvage du site et l'intégrité des ruines.

La *Revue africaine*, en principe encyclopédique, tendit de plus en plus à devenir une revue d'archéologie romaine, et aussi islamique. Le passage en Algérie de Gaston Boissier, qui fut recteur d'Alger sous le Second Empire, donna aux études latines une assise solide et son *Afrique romaine*, dans laquelle il mettait en parallèle l'œuvre de Rome et celle de la France, devait avoir une longue descendance d'études de grande valeur, dues à des historiens comme Stéphane Gsell, Leschi, Albertini ou Christian Courtois.

